Dumaniant, Antoine Jean Bourlin
La nuit aux aventures

LA NUIT AUX AVENTURES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE:

PAR M. DUMANIANT.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 7 Février 1787.

Incidit in Scillam, dum vult evitare Caribdim.
VIRG. *Eneid.*

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64,

1787.

PRÉFACE.

Les personnes qui connoissent la Traduction de quelques Pièces du Théâtre Espagnol par M. Linguet, verront que j'ai emprunté plusieurs situations des deux premiers Actes de cette Comédie à Caldéron. J'avais fait cet Ouvrage en province, sans la moindre prétention. Un de mes amis, à qui je le communiquai, crut qu'il pourrait réussir sur la Scène Française avec quelques corrections & quelques coupures. Je ne connoissais à Paris que M. Courcelles, Acteur de la Comédie Italienne, & je lui adressai cette Pièce. Il la lut avec attention, & le jugement qu'il en porta, s'accorda avec celui de mon ami. Il me répondit qu'il avait communiqué ma Comédie à un homme de goût, qui, moyennant la moitié du bénéfice du produit des représentations, voudrait bien se charger de faire les corrections nécessaires. Je répondis à M. Courcelles, que l'Homme de goût pouvait faire à cette Comédie tous les changemens qu'il jugerait convenables, & que je consentais avec plaisir à l'association qu'il me pro-

poſait. Pluſieurs mois s'écoulèrent ſans que je m'inquiétaſſe beaucoup de la deſtinée de *la Nuit aux Aventures.* Il y avait déjà quelque temps que j'étais à Paris, & je ſongeais ſi peu à cette Comédie, que je ne fis pas difficulté, dans *Guerre Ouverte*, d'employer le moyen des malles; ce que je n'aurais pas fait, quoique les ſituations ne ſe reſſemblent aucunement, ſi jeuſſe penſé que *la Nuit aux Aventures* dût être jamais repréſentée ſur le Théâtre du Palais-Royal.

Un beau jour cependant j'eus envie de ſavoir ce qu'était devenu mon Manuſcrit. Je fus trouver M. Courcelles, qui, par haſard, ſe trouvait avec M. L**, qui était préciſément l'Homme de goût en queſtion. Je me félicitai d'être tombé en de ſi bonnes mains. M. L** me lut la Pièce telle qu'il l'avait raccommodée. Soit amour pour ſon propre Ouvrage, ſoit tort ou raiſon, je fus fâché qu'il eût mis la Pièce en vers: il me ſemblait qu'en acquérant quelquefois de la grace, elle y perdait preſque toujours ſa gaîté. Je regrettais ſur-tout le perſonnage de Moſquito, que M. Beaulieu fait ſi bien valoir. Il me ſemblait qu'au ſecond Acte, M. L** avait ajouté à

l'imbroglio au lieu de l'éclaircir. Cependant, comme dans le monde il faut avoir plus de politeſſe que d'amour-propre, je ne me plaignis point : au contraire, je félicitai de bon cœur M. L** ſur un changement qu'il avait fait dans la diſtribution des ſcènes au premier Acte, & dont j'ai fait uſage. J'aime à avouer que, ſans ce changement, cet Acte-là eut pu courir le riſque de produire moins d'effet. Les Comédiens Italiens ne furent ſans doute pas plus contens que moi des corrections de M. L**, puiſqu'ils ne ſe preſſèrent pas de recevoir la pièce. Inſtruit de leur lenteur, j'écrivis à M. L** pour ravoir mon manuſcrit. Il me le remit de bonne grace, *moyennant une légère rétribution de trois cents livres*, que je crus devoir lui payer pour le dédommager du temps qu'il avait perdu à vérſifier cette Pièce.

Quelques perſonnes mal inſtruites ont fait à M. L** l'injure de publier qu'il réclamait la Nuit aux Aventures comme un Ouvrage de ſon invention. Pour ſe juſtifier auprès de moi (& je n'en avais pas beſoin), M. L** m'a ſigné un billet, par lequel il déclare n'avoir eu d'autre part à cette Comédie que

celle de l'avoir miſe en vers, & d'y avoir fait quelques changemens. Ce billet eſt entre mes mains, & je puis le montrer à ceux qui l'accuſent d'une ſuppoſition dont un Homme de Lettres, tel que lui, ne peut être capable.

M. L** n'eſt pas le ſeul à qui j'aie dû des changemens heureux. A la première repréſentation, le Public m'en indiqua pluſieurs, auxquels je me ſuis ſoumis de bonne grace, & je m'en ſuis bien trouvé. J'avoue cependant que je regrette de n'avoir pas montré le Corrégidor une ſeconde fois avec le caractère que je lui avois donné. Des Amateurs de l'ancienne Comédie m'ont grondé très-ſérieuſement d'avoir cédé trop vîte aux murmures de ceux à qui ce perſonnage avait déplu. Ils m'ont aſſuré qu'on aurait fini par s'y accoutumer, & par le trouver théâtral. Il leur ſemblait qu'un homme qui ſe plaint d'avoir l'ouïe un peu dure, qui cependant entend très-bien quelqu'un qui lui offre de l'or en parlant très-bas, & qui ne l'entend plus lorſqu'il le lui redemande en criant; il leur ſemblait, dis-je, qu'un pareil perſonnage n'était pas ſans comique. J'ai rencontré dans ma vie plus d'un ſourd volontaire, & pourquoi ne jouerait-on

pas ce ridicule tout comme un autre? Je ſais que la Magiſtrature Françaiſe n'offre point de modèle de mon Corrégidor, mais auſſi la ſcène n'eſt point en France. Le Sage, dans ſon Roman de Gil-Blas, s'eſt bien permis des plaiſanteries plus fortes ſur la Juſtice Eſpagnole, ſans que perſonne ſe ſoit aviſé de le trouver mauvais. Les convenances d'un Roman & celles du Théâtre ſont abſolument différentes, je le ſais auſſi : mais ſi les Etrangers ne nous épargnent pas dans leurs Pièces, nous pouvons bien quelquefois prendre la même liberté dans les nôtres. Ces miſères-là ne tirent point à conſéquence.

Au reſte, l'accueil que le Public fait à cette Comédie, telle qu'elle eſt maintenant, eſt trop flatteur pour que je veuille récriminer ſur ſon jugement. On m'a fait grace, en faveur de quelques ſcènes heureuſes, de bien des défauts que j'aurais fait diſparaître, ſi je l'avais pu. Chacun ne peut produire que ſelon la meſure de talent qu'il a reçu de la Nature. Ce n'eſt pas ma faute, ſi je n'en ai pas davantage, & l'on n'aurait rien à reprocher à la Nuit aux Aventures, ſi le zèle & l'envie de bien faire pouvaient tenir lieu d'eſprit & de génie.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Meſſieurs,
DON LOUIS, Officier Supérieur de la Marine Eſpagnole. Habit bleu, paremens rouges, large galon d'or, cocarde rouge :	*Dumaniant.*
LE MARQUIS DE FONTROSE, jeune Officier Français : uniforme de Chevau-leger :	*St.-Clair.*
D. LAMBINOS : ancien coſtume Eſpagnol noir, paſſe-poil rouge.	*Duval.*
D. JUAN, fils de D. Lambinos ; en frac écarlate, cocarde rouge au chapeau.	*Vidini.*
LE CORRÉGIDOR ; en robe courte, fraiſe & groſſe perruque.	*Maillé.*
FRONTIN, Valet de Fontroſe, en frac gris, chapeau uni.	*Bordier.*
FABIO, Valet de D. Juan, mis à-peu-près comme Frontin.	*Boucher.*
MOSQUITO, Poſtillon de D. Lambinos ; en veſte écarlate galonnée en argent, à bouffettes de couleur jaune, cheveux plats.	*Beaulieu.*
JACQUES VERROUX, Geolier, veſte brune à grandes manches pendantes.	*Michot.*
LA GRIFFE, Chef de Records ; en uniforme bleu & cocarde rouge.	*Noël.*
PREMIER LAQUAIS, parlant.	*Fiat.*
DEUXIEME LAQUAIS, parlant.	*Brunet.*
UN PORTEFAIX.	*Oſſard.*
	Mlles.
DONA ELEONORE, fille de D. Louis, en fourreau blanc.	*Tabraiſe.*
INÈS, Suivante de Dona Eléonore.	*Fiat.*

Perſonnages muets.

UN GREFFIER.

TROIS PORTEFAIX.

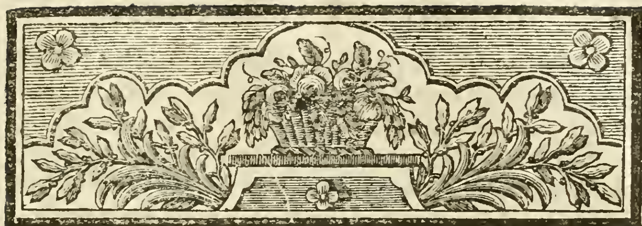
UN GARÇON du Geolier.

DES RECORDS.

DEUX HOMMES portant des flambeaux.

La Scène eſt à Madrid. Les deux premiers Actes ſe paſſent dans la Maiſon de D. Louis ; & le troiſieme dans la Priſon.

Nota. Les poſitions des Acteurs ſont indiquées en tête de chaque Scène.



LA NUIT AUX AVENTURES,

OU

LES DEUX MORTS VIVANTS,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon, un Cabinet de chaque côté à la seconde couliſſe; une Table avec une bougie deſſus; une porte au fond du Sallon, qui eſt celle d'entrée, & qui ferme à clef.

SCENE PREMIÈRE.

INÈS, *ſeule, avec un flambeau à la main. Elle regarde dans le cabinet du côté du Roi, & revient poſer ſon flambeau ſur la table.*

ELLE eſt vraiment ſortie. Toute ſeule? La nuit? Sans me rien dire! Il y a quelque amourette

en campagne, & l'on m'en fait un myſtère! Ah! Ma chère Maitreſſe, cela n'eſt pas bien, en vérité; vos ſecrets ſont mon bien, & me les taire, c'eſt me mettre dans le cas de vous les dérober. Elle eſt ſans doute au bal avec ſa couſine. C'eſt cela. Le père, qui n'aime plus à danſer, & qui aime à dormir, n'aura pas voulu l'y conduire. Nos deux étourdies y ſont incognitò. Ce domino, qu'elle a fait faire ces jours paſſés..... Le beau myſtère!.... Ne valait-il pas mieux me mettre de la partie? — On ſe défie de moi! On dirait que je ſuis une babillarde..... Cependant, ſi je voulais me venger, je n'aurais qu'à dire cela au père. Dom Louis aime ſa fille, mais c'eſt le Seigneur de Madrid le plus délicat ſur l'honneur. — Un cœur de Roi, mais vif, emporté. — Ah! le voici. Que veut-il, à l'heure qu'il eſt. Saurait-il..... Je ne ſais que penſer.

SCENE II.

INÈS, D. LOUIS.

D. LOUIS, *venant du fond, une lettre à la main.*

INÈS, il faut que je parle à ma fille.

INÈS.

Que lui dire?

D. LOUIS.

Où eſt-elle?

INÈS.

Monſieur.....

D. LOUIS.

Tu as un air embarraſſé.

INÈS.

C'eſt.... qu'elle eſt malade.

D. LOUIS.

Ma fille malade !.... vîte, un Médecin. Que je la voye, cette chère enfant.

INÈS.

Oh ! ce n'eſt rien.

D. LOUIS.

En ce cas, ce que je vais lui annoncer lui rendra la ſanté tout de ſuite.

INÈS.

Ah ! Monſieur, ne la réveillez pas. Une migraine horrible.....

D. LOUIS.

Ce que je vais lui apprendre la fera ceſſer.

INÈS.

Qu'eſt-ce donc ? Il faudrait que ce fût quelque choſe de bien intéreſſant.

D. LOUIS.

Je t'en réponds. C'eſt une de ces choſes qui réjouiſſent toujours les filles.

INÈS.

Je meurs d'impatience. Dites-moi donc ?

D. LOUIS.

Tu ne devines pas ? C'eſt de mariage que je veux lui parler.

INÈS.

Ah ! vous avez raiſon ; mais une nouvelle comme celle-là, annoncée ſubitement..... la joie, jointe à l'agitation de ſon ſang..... tout cela pourrait cauſer une révolution..... Vous ne la mariez pas ce ſoir ? Elle le ſaura tout auſſi bien demain.

D. LOUIS.

On n'apprend jamais trop tôt ce qui peut faire plaiſir.

INÈS.

Je la préparerai par degré à votre viſite. Mais à qui la mariez-vous ?

D. LOUIS.

Elle ne t'en a rien dit.

INÈS.

Oh ! non. Dona Eléonore eſt d'une diſcrétion....

D. LOUIS.

C'eſt une fille..... unique.

INÈS.

Elle n'eſt pas comme les autres. Je ne ſais jamais rien de ſes petites affaires.

D. LOUIS.

Te le dire, c'eût été l'apprendre à tout Madrid.

INÈS.

Bien obligée, Monſieur.

D. LOUIS.

A préſent, je n'en fais plus un myſtère.

INÈS.

Vous allez donc me nommer le prétendu ?

D. LOUIS.

Je t'ai ſouvent parlé du Marquis de Fontroſe.

INÈS.

Ce Seigneur Français qui vous ſauva la vie au ſiége de Gibraltar.

D. LOUIS.

En expoſant la ſienne pour moi, qu'il connoiſſait à peine.

INÈS.

Oh! ce ſont de braves gens que ces Français?

D. LOUIS.

En vain voulus-je lui donner des marques de ma reconnoiſſance : je ne pus lui faire accepter que mon amitié; mais ma fille m'acquittera envers mon bienfaiteur.

INÈS.

Vous donnez Mademoiſelle à ce vieux Seigneur?

D. LOUIS,

Non; mais à ſon fils qui eſt brave comme ſon père, généreux comme tous les militaires de ſa nation, beau comme ma fille, & qui la rendra auſſi heureuſe que je deſire qu'elle le ſoit.

INÈS.

Vous avez raiſon, voilà une charmante nouvelle pour Dona Eléonore.

D. LOUIS.

Je reçois dans l'inſtant un courrier dépêché par le père; il me preſſe de conclure cette union. Ce Domeſtique m'a appris que le fils de mon

ami eſt depuis huit jours *incognitò* à Madrid. Il cheche à voir Dona Eléonore ſans en être connu. Il la croit peut-être laide, & moi je veux, ſous un nom ſuppoſé, la lui faire voir, le punir de ſa défiance, le tourmenter un inſtant, & le rendre enſuite heureux à jamais. J'ai pour cela à me concerter avec ma fille. Entrons chez elle. Sa migraine eſt peut-être diſſipée.

INÈS.

Ah ! Monſieur, arrêtez. Vous l'aimez tant ! Voudriez-vous courir les riſques de l'incommoder ?

D. LOUIS.

Cette conſidération ſuffit pour modérer mon impatience. Allons, je remonte chez moi. Mais, Inès, conçois-tu ma félicité ? Reſſerrer par les liens du ſang les nœuds de l'amitié la plus forte ; & faire le bonheur de ma bonne, de ma chère Eléonore en l'uniſſant au ſeul homme qui ſoit digne de la poſſéder.

(*Il ſort par le fond.*)

SCENE III.

INÈS, *ſeule.*

QUE je ſuis heureuſe d'avoir pu le détourner d'entrer chez ſa fille ! & quand je la ſers avec tant d'adreſſe & de fidélité, devrait-elle avoir quelque ſecret pour moi ? Oh ! je ſuis trop bonne, en vérité.

SCENE IV.

ÉLÉONORE, INÈS.

D. ELEONORE, *entrant précipitamment, un domino à la main.*

SERRE vîte ce *domino*, ma chère Inès, & que perſonne dans la maiſon ne ſe doute que je ſuis ſortie.

INÈS.

Qu'avez-vous, Mademoiſelle ?

D. ELEONORE.

Je ſuis encore toute troublée.

INÈS.

Qu'avez-vous donc ?

D. ELEONORE.

Je ne ſçais ſi j'aurai la force de te le raconter. Ce ſoir, à peine étais-tu dehors de mon appartement, que ma couſine eſt venue me chercher pour aller au bal. J'avais accepté ſa propoſition avec plaiſir; la mère de ſon hôteſſe devait nous y accompagner. C'était la troiſième fois que nous y allions enſemble, ſans qu'on s'en fût douté. J'écoutais les fleurettes d'un cavalier maſqué, très-ſpirituel, qui, à chaque fois avait ſemblé me chercher avec empreſſement, lorſque Dona Laure s'approchant de moi, m'a dit : « Sauvons-nous, » ma chère amie, Dom Juan, je crois, nous a » reconnues ». Tu ſçais, Inès, qu'il aime ma

coufine; tu fçais combien il eft jaloux & capable de faire une efclandre. Pour éviter fes pourfuites, nous avons faifi le moment où la foule nous féparait de lui, nous avons gagné la porte; & pour mieux détourner fes foupçons, nous avons pris le chemin qui mène au Mançanarès. Nous marchions à grands pas, lorfque Laure effrayée, a cru reconnoître fon jaloux. Elle a redoublé de vîteffe en s'écriant: *Qui me fauvera d'un barbare!* Alors un inconnu s'eft préfenté. Il a couru au-devant de Dom Juan; ils ont mis l'épée à la main, & à la faveur des ténèbres, nous avons regagné, elle fon auberge, & moi notre maifon, où j'arrive plus morte que vive.

INÈS.

Voilà ce que c'eft que de courir les aventures.

D. ELEONORE.

Epargne-moi tes reproches; ceux que je me fais font affreux. Heureufement j'ai trouvé la grande porte ouverte, & dans ma frayeur j'ai oublié de la fermer. Ah! je n'en puis plus.

INÈS.

Du courage, ma chère Maitreffe, on ne vous a point reconnue, voilà l'effentiel. Si l'on vous foupçonne, je dépoferai pour vous. Je foutiendrai que vous n'avez pas quitté votre appartement. Nous prouverons l'*alibi*, oui, l'*alibi*. C'eft le mot, avec un peu de hardieffe on fort d'un mauvais pas.

D. ELEONORE.

Je fuis toute tremblante.

INÈS.

J'ai de la fermeté.

D. ELEONORE.

Je n'oferai mentir.

INÈS.

Je mentirai pour vous.

D. ELEONORE.

Mais s'il eft arrivé un malheur à Dom Juan ?

INÈS.

Tant pis pour lui. Pourquoi s'avife-t-il d'être jaloux, & de courir après les mafques ?

SCENE V.

FONTROSE, INÈS, ÉLÉONORE.

FONTROSE, *venant du fond, & l'épée à la main.*

MADAME, fi la beauté & la pitié peuvent aller enfemble, ne me refufez pas votre compaffion, & fauvez une vie contre laquelle les deftins paraiffent aujourd'hui conjurés.

D. ELÉNORE.

Je ne fuis pas la feule malheureufe ! comptez fur mon fecours, s'il peut vous être utile.

LA GRIFFE, *en dehors.*

Il eft ici, venez tous.

D. ELEONORE.

Ciel ! qu'entends-je ?

INÈS *montre à Fontrose le cabinet qui est à sa droite, & dont la porte est ouverte. Il s'y jette avec précipitation, & ferme la porte sur lui.*

Jettez-vous dans ce cabinet.

SCENE VI.

INÈS, LA GRIFFE, D. ÉLÉONORE.

LA GRIFFE, *à ses gens qui sont à la porte, mais en dehors.*

RESTEZ-là; vous autres. (*à Dona Eleonore.*) Pardon, Madame, si j'entre ainsi chez vous. Un inconnu vient d'assassiner votre cousin.

D. ELEONORE.

Il est mort.

LA GRIFFE.

On a vu le coupable entrer, en fuyant, dans votre maison. Ne pourriez-vous pas nous dire où il est?

D. ELEONORE.

Oui, Monsieur, je l'ai vu. Il s'est présenté à la porte de cet appartement; mais y trouvant du monde, il est retourné sur ses pas, & je l'ai vu descendre dans le jardin.

LA GRIFFE.

Allons, enfans, vîte au jardin.

SCENE VII.

INÈS, D. ÉLÉONORE.

INÈS.

QUEL bonheur ! ils s'en vont.

D. ELEONORE.

Ma chère Inès, va vîte fermer la porte, (*allant au cabinet où est Fontrose.*) Sortez, Monsieur. Je ne puis revenir de ma frayeur.

SCENE VIII.

FONTROSE *sortant du cabinet*, D. ÉLÉONORE, INÈS.

D. ELEONORE.

VOUS avez entendu ?

FONTROSE.

Hélas ! oui, Madame.

D. ELEONORE.

Vous voyez, Monsieur, ce que je fais pour vous. On vous accuse d'être l'assassin de mon parent. Les apparences qui semblent vous condamner, son sang qui demandent vengeance, tout a cédé à la parole que je venais de vous donner. Tâchez d'échapper aux poursuites de ma famille, & fasse le Ciel, qu'après vous avoir préservé d'un premier danger, je n'aye pas le chagrin de vous voir tomber entre les mains de vos persécuteurs.

FONTROSE.

Tant de générosité me pénètre sans m'étonner. Il n'appartient qu'à votre sexe d'unir les graces à la vertu & à l'indulgence ; mais je renoncerais à la protection que vous venez de m'accorder, si vous pouviez me soupçonner du crime dont on m'accuse. La beauté doit secourir l'innocence ; mais l'odieux assassin ne doit trouver aucun asyle. Daignez me permettre un mot pour ma justification. Je suis Français, depuis huit jours seulement je suis à Madrid, mon nom est Fontrose.

INÊS.

Fontrose !

D. ELEONORE. } ensemble.

Fontrose !

FONTROSE.

Serais-je connu de vous ?

D. ELEONORE.

Continuez, Monsieur, votre récit peut m'intéresser plus que vous ne pensez.

FONTROSE.

J'étais venu à Madrid pour unir mon sort à celui de la fille d'un des premiers Officiers de la Marine Espagnole, Dom Louis de Gormas.

INÊS, *à part à Dona Eléonore.*

C'est le prétendu.

D. ELEONORE.

Qu'entends-je ?

FONTROSE.

Avant d'obtenir la main de Dona Eleonore,

je voulais chercher les moyens de la voir, ſans en être connu. Elle eſt riche, on pourrait me ſoupçonner d'un vil intérêt ; elle eſt belle, on l'aime, ſans doute, & ſon cœur prévenu pour un autre, pourrait ſerrer avec douleur ces nœuds formés par ſon père, & j'ai cru devoir lui ſauver les chagrins d'obéir à regret, en partant, même ſans me découvrir, ſi mes ſoins ne pouvaient parvenir à lui plaire.

D. ELÉONORE.

Rien de plus généreux ſans doute, & ce procédé délicat ne peut manquer de flatter Dona Eléonore, ſi jamais il eſt connu d'elle. Avez-vous commencé à mettre à exécution ce projet eſtimable ?

FONTROSE.

Hélas! Madame, un ſeul inſtant a produit d'étranges révolutions dans mon cœur, & le ſort m'a montré qu'il aime à ſe jouer des vaines réſolutions des hommes. Dans l'eſpoir de voir Dona Eléonore ſans en être connu, j'ai profité de l'occaſion de ces fêtes brillantes, où l'on voit réuni tout ce que Madrid renferme de beautés. Un ami, qui a long-temps habité cette ville, m'y accompagnait. Un de ces haſards aſſez ordinaire dans ces aſſemblées tumultueuſes, m'a mis à portée de rendre un léger ſervice à une jeune perſonne en domino roſe.

D. ELÉONORE, *bas à Inès.*

C'eſt mon inconnu.

FONTROSE.

Les libertés que le maſque autoriſe ont engagé

entre nous une converſation aſſez vive. Jamais on ne dit des choſes obligeantes avec autant d'eſprit. Pour être une perſonne accomplie, il ne lui faut qu'une figure comme la vôtre; (*Fontroſe ſemble examiner Dona Eléonore avec plus d'attention.*) & même.... je crois voir.... Je vous avoue que je n'ai pu l'entendre ſans émotion. J'ai cherché l'occaſion de revoir mon aimable inconnue : j'ai revolé deux jours de ſuite dans le même lieu. Le même habillement me l'a fait aiſément reconnaître : mais mon cœur l'eût deviné ſous tous les traveſtiſſemens imaginables. Le ſon enchanteur de ſa voix, ſes geſtes, ſes expreſſions, tous ces riens à qui elle prête des charmes, m'ont enchaîné à elle pour jamais; & j'ai ſenti que je l'adorerais, quand elle ſerait ſans beauté; & qu'une femme peut aiſément s'en paſſer, quand elle y ſupplée par autant d'aménité, de graces & d'eſprit.

INÈS, *bas à Dona Eléonore.*

Ce portrait ne vous déplaît pas. Hem!

D. ELÉONORE.

Et cette inconnue, vous ne ſavez qui elle peut être?

FONTROSE, *avec vivacité.*

La plus aimable des femmes! — Pardon, Madame, j'oubliais que je vous vois; mais un je ne ſais quoi..... un certain rapport.....

INÈS.

Allez, allez, Monſieur, ma maîtreſſe n'eſt point jalouſe des éloges que vous faites de la Dame au domino roſe. N'eſt-il pas vrai, Mademoiſelle?

FONTROSE.

La nature a pourvu à ce que Madame ne portât envie à perſonne.

D. ELÉONORE.

Ce langage ne me ſurprend point dans un Français. Mais achevez de m'inſtruire.

INÈS.

Je ſuis curieuſe de ſavoir ce qu'eſt devenue la Dame au domino roſe.

FONTROSE.

Dans l'inſtant où je goûtais tout le plaiſir de l'entendre, une jeune perſonne en domino blanc eſt accourue, lui a parlé à l'oreille, & l'une & l'autre ſe ſont échappées avec la rapidité de l'éclair. Un mouvement involontaire, la crainte qu'il ne leur arrivât quelque accident, un preſſentiment ſecret, que ſais-je enfin, tout m'a engagé à les ſuivre. Elles n'avaient pas fait deux cents pas, qu'elles ont redoublé de vîteſſe en jettant un grand cri. J'ai volé à leur ſecours : un homme, qui paraiſſait fort en colère, s'attachait à leur pourſuite. J'ai compris qu'elles le craignaient : jettant maſque & domino, j'ai couru à ſa rencontre ; j'ai voulu lui parler : il a mis l'épée à la main ſans daigner m'écouter. L'obſcurité, qui rendait l'adreſſe inutile, lui a ſans doute été plus funeſte qu'à moi. En cherchant à parer les coups qu'il me portait, je ſuis tombé à la renverſe ; mais, en me relevant, je l'ai ſans doute atteint d'un coup dangereux : il m'a ſemblé l'entendre tomber lui-même dans le Mançanarès, auprès duquel notre combat s'était paſſé. La garde, qu'avait attirée le bruit de

mes armes, m'a empêché de le ſecourir, & m'a forcé à chercher mon ſalut dans la fuite; &, ſans votre généreux ſecours, je devenais la victime d'une aventure où je ſuis plus malheureux que coupable.

SCENE IX.

FONTROSE, D. ÉLÉONORE, INÈS, D. LOUIS *en dehors.*

D. LOUIS.

OUVRE, ouvre, Inès.

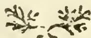
INÈS.

Rentrez chez vous, Mademoiſelle.

(*Eléonore va au cabinet à ſa gauche, Fontroſe fait quelques pas pour la ſuivre; Inès, qui ſe trouve entre les deux, lui fait faire un demi-tour, & lui montre le cabinet où il a déjà été.*)

Et vous, Monſieur, ici, s'il vous plaît.

(*Fontroſe entre dans le cabinet, & Inès va ouvrir à D. Louis. Tout cela s'exécute avec la plus grande vivacité.*)



SCENE X.

D. LOUIS, INÈS.

D. LOUIS, *en robe de chambre.*

PAS encore couchée ?

INÈS.

J'y allais. Et vous, Monſieur ?

D. LOUIS.

On vient de m'éveiller en ſurſaut. Des gens entrent dans mon appartement, furètent par-tout ; je les prends pour des voleurs ; je me lève, je les charge, & les imbécilles me laiſſent tout le loiſir de les roſſer à mon aiſe, avant de m'inſtruire qu'ils ſont Archers de la Juſtice, & qu'ils cherchent un homme qui vient d'aſſaſſiner mon neveu.

INÈS.

On n'a pas aſſaſſiné votre neveu.

D. LOUIS.

Que me diſent donc ces marauds-là ?

INÈS.

Il s'eſt battu.

D. LOUIS.

Battu ! à la bonne heure. Et d'où ſais-tu cela ?

INÈS.

J'étais..... ſortie : j'ai vu la diſpute..... Votre neveu avait tort.

D. LOUIS.

N'importe. On dit que ſon adverſaire s'eſt ſauvé dans ma maiſon. Que tous mes gens ſe mettent

ſur pied, qu'on cherche par-tout. Holà! hé! Quelqu'un.

INÈS.

Hé! Monſieur, laiſſez ce vilain métier aux gens qui ſont payés pour le faire. Ce n'eſt pas ainſi que ſe venge un Gentilhomme.

D. LOUIS.

Tu as raiſon. Que mon beau-frère, dont le ſang eſt plus tranquille, pourſuive juridiquement le meurtre de ſon fils : pour moi, ſi je rencontre le coupable, je ſais ce qu'il me reſte à faire.

INÈS.

Je vous reconnais, Monſieur.

D. LOUIS.

Mon cher beau-frère! Il dort tranquillement, ſans doute, pendant que l'événement le plus affreux va porter la déſolation dans ſa famille. Je vais lui écrire cette nouvelle. Je ſuis curieux de ſavoir ſi cela pourra l'émouvoir. Il y a de l'encre & du papier dans ce cabinet. (*Il va à la porte du cabinet.*) Il eſt fermé?

INÈS, *ſe fouillant.*

Oui, Monſieur. Je ne ſais ce que j'ai fait de la clef.

D. LOUIS.

Il n'y a qu'à jetter la porte en dedans.

INÈS.

Au lieu d'écrire, n'eſt-il pas plus court de faire dire à Don Lambinos de paſſer tout de ſuite ici?

D. LOUIS.

Ah! j'oubliais..... Il doit cette nuit même

retourner dans ſes terres. S'il était parti, il ne ſaurait cela que demain matin, & les affaires veulent être menées chaudement. Holà ! Laurenzo, Farugo ?

INÈS.

Vous allez éveiller Mademoiſelle.

D. LOUIS.

Allons : je vais m'habiller, j'irai moi-même. Ma préſence peut lui être néceſſaire. Je pourrai l'aider de mes conſeils, le conſoler peut-être. J'y vole. Dans une pareille aventure, on ne ſaurait mettre trop de zèle & d'activité.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

INÈS, FONTROSE, D. ÉLÉONORE.

(*D. Eléonore ſort du cabinet. Inès va au cabinet où eſt Fontroſe.*)

D. ELÉONORE, *paraiſſant à demi.*

IL eſt parti ?

INÈS.

Sortez, Monſieur.

FONTROSE.

Permettez, Madame, que je m'éloigne, & que je vous garantiſſe du danger où vient de vous expoſer votre bonté pour moi.

D. ELÉONORE.

Vous me faites frémir.

FONTROSE.

Mais, en vous quittant, ne puis-je ſavoir à qui je dois la liberté dont je jouis? & m'interdiriez-vous la douceur de pouvoir un jour vous en témoigner ma reconnaiſſance?

D. ELÉONORE.

Votre franchiſe doit exciter la mienne. Je ſuis Dona Eléonore.

FONTROSE.

La fille de Dom Louis de Gormas? Quelle rencontre!

D. ELÉONORE.

Votre père ſauva autrefois la vie au mien. J'ai le bonheur d'être utile au fils de notre bienfaiteur, & je rends grace au ſort de m'en avoir fourni l'occaſion.

FONTROSE.

On m'avait commandé de vous aimer; Madame, il m'eût ſuffi de vous voir; vos yeux en donnent l'ordre. Ah! pourquoi......?

D. ELÉONORE, *l'interrompant.*

J'entends. La Dame au domino roſe.....

INÈS.

Nous n'avons pas le temps de pouſſer l'épreuve plus loin. La coquetterie, l'amour-propre des femmes ſe plaiſent à ces détours, ſe nourriſſent de ces louanges que l'on peut écouter ſans rougir; mais le cas exige promptitude & ſincérité. Oui, Monſieur, vous rencontrez dans votre bienfaitrice Dona Eléonore & la Dame au domino roſe, cette femme ſi ſpirituelle qui peut ſe paſſer de beauté. Vous lui pardonnerez, ſans doute, d'avoir quelque

agrément, & vous ne lui ſaurez pas plus mauvais gré du plaiſir qu'elle a pris à la converſation de l'inconnu du bal.

FONTROSE.

Q'entends-je? Quelle aventure étonnante! Quoi, Mademoiſelle?

D. ELÉONORE.

Je lui ai tout raconté.

INÉS.

Et Mademoiſelle acquittera ſans peine la dette de ſon père.

FONTROSE.

La fortune m'accable & de maux & de biens. Je pourrais obtenir la plus aimable des femmes, & un événement auſſi cruel que malheureux va m'en ſéparer à jamais.

INÈS.

Voilà bien les amans: ils portent tout à l'extrême. Mais je vois plus de bien que de mal dans cette aventure. On veut vous marier enſemble, vous êtes diſpoſés à vous aimer, il n'y pas de malheur là. Mademoiſelle va au bal, on l'inſulte, vous la défendez: c'eſt le devoir de tout loyal Chevalier. Vous tuez l'agreſſeur, c'eſt tant pis pour lui: c'eſt un couſin; mais ce n'eſt pas votre faute. On vous pourſuit, vous échappez. Celle qui fut cauſe de votre querelle vous donne un aſyle & vous ſauve: elle le devait, tout eſt dans l'ordre. Mais il faut que tout ceci ſoit un ſecret entre nous trois. Vous n'êtes pas connu pour l'auteur de la mort de Dom Juan: demain préſentez-vous chez Dom Louis de Gormas, & croyez que

le malheur de ſon neveu ne l'empêchera pas de conſentir au bonheur de ſa fille, & d'acquitter les dettes de ſon cœur.

D. ELÉONORE.

Ce conſeil eſt fort bon ; mais l'exécution en eſt difficile.

INÈS, *paſſant entre les deux.*

Difficile ! du tout. J'y ai ſongé, & mes réflexions ſont auſſi ſûres que rapides. Je vais voir dehors s'il n'y a perſonne dans la rue, Monſieur gagnera ſon logis à la faveur des ténèbres ; ſinon, je ſaurai lui trouver un aſyle impénétrable, en attendant le moment de le faire évader.

D. ELÉONORE.

Quel aſyle ?

INÈS.

L'appartement de votre frère.

D. ELÉONORE.

Il ſerait bien caché ! Les gens de la maiſon le traverſent ſans ceſſe.

INÈS.

C'eſt que vous ne ſavez pas que la grande cheminée du ſallon eſt tournante ; qu'elle ouvre un paſſage dans un petit cabinet iſolé, dont la porte eſt barrée par la bibliothèque de votre père. Cette retraite obſcure n'était connue que de votre frère & de votre couſin : le haſard m'en fit faire la découverte. Votre frère ne reviendra pas de Catalogne ; & votre couſin, de l'autre monde, pour trahir notre ſecret.

FONTROSE.

Je préfère le parti de la retraite. Mes dangers ne

ſont rien. La réputation de Dona Eléonore m'eſt plus précieuſe que ma vie ; &, ſi un haſard me faiſait rencontrer chez elle, ſongez donc aux interprétations que la malignité ne manquerait pas de faire.

INÈS.

On laiſſe interpréter, l'on épouſe, & le bonheur dédommage de la calomnie. Examinons ſi l'inſtant eſt favorable pour votre retraite : ſinon vous êtes mon priſonnier, & comptez que je ne ſerai votre geolière que pour vous ſauver l'ennui d'en avoir qui auraient moins de complaiſance.

(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

FONTROSE, D. ÉLÉONORE.

FONTROSE.

DONA ELÉONORE me permet donc de me préſenter chez ſon père.

D. ELÉONORE.

Si elle avait le droit de vous en prier, elle en uſerait. Elle n'a que celui de vous reprocher de ne l'avoir pas fait plutôt.

FONTROSE.

Je ſens mes torts, & mon bonheur eſt parfait, ſi vous les oubliez.

SCENE XIII.

FONTROSE, D. ÉLÉONORE, INÈS.

INÈS.

LA nuit eſt des plus obſcures. Il eſt poſſible de ſortir ſans être apperçu. Cependant j'entends encore du bruit dans les cours.

FONTROSE.

Tout doit céder à la crainte de l'expoſer.

D. ÉLÉONORE.

Ah! Monſieur, je frémis.

FONTROSE.

Adieu, Madame.

SCENE XIV.

FONTROSE, D. ÉLÉONORE, INÈS, MOSQUITO.

MOSQUITO *entre comme Fontroſe va ſortir.*

HE BIEN ! me voilà, vous autres.

D. ELEONORE.

Le Valet de mon oncle ! il vous a vu. Que faire ?

INÈS *à part à Dona Eléonore.*

Il ne le connaît pas.

MOSQUITO.

Pardine ! je vien d'avoir une fière peur.

INÈS.

Tu n'es pas le ſeul.

MOSQUITO.

Là bas dans la cour, il y a un tas d'azguaſils...

D. ELEONORE *à Fontroſe qui ſe tient toujours derrière elle. Inès va fermer la porte.*

Ah ! Ciel ! ne ſortez pas.

MOSQUITO.

Je venais ici, moi. Vlà t'y pas qu'un grand coquin qui devait être bien laid, car il avait une vilaine voix, m'a ſauté deſſus. Il criait comme un enragé, c'eſt lui, c'eſt lui; à moi, camarades. Eh ! oui, c'eſt Moſquito, que j'ai dit.—Moſquito, le poſtillon de Don Lambinos ? — Eh ! oui, Monſieur — Eh ! va-t-en donc, animal, nous t'avons pris pour l'étranger qui a tué le fils de ton maître. Pardine ! vous êtes une grande bête, que je lui ai fait. Là deſſus il m'a pouſſé de toute ſa force, m'a régalé d'une paire de coups de pied.... Oh ! çà, de main de maître; & vîte, j'ai pris la poudre d'eſcampette, & me voilà.

INÈS.

Te voilà, c'eſt bien fait; mais, va-t-en, nous voulons nous coucher..

MOSQUITO.

C'eſt auſſi pour ça que je viens ici, moi.

INÉS.

Comment ? Pour çà ?

MOSQUITO.

Eh ! oui, & mon maître auſſi.

INÉS.

Quel galimathias nous fais-tu ? Expliques-toi donc.

MOSQUITO.

N'y a pas de galimathias, & c'eſt bien clair. Dom Lambinos, ſa fille, Roſine & moi, nous ſommes tous quatre à la rue.

INÈS.

A la rue ?

MOSQUITO.

Nous devions partir cette nuit. Nous avions quitté & payé notre auberge ; un Anglais était avec ſon monde dans nos lits, mon maître & ſa compagnie en voiture, moi à cheval tout botté ; déjà on diſait, fouette poſtillon, quand voilà qu'on nous apprend qu'on a tué Dom Juan. Mon maître ſe prend à dire, c'eſt-y poſſible ? Moi, je reſte tout ébahi. Les autres deſcendent de caroſſe, les gens de la poſte emmènent mon cheval ; comme je n'ai pas voulu aller à l'écurie, j'en ſuis deſcendu ; &, pendant qu'ils ſont là-bas à diviſer ſur çà, je ſuis venu ici. Je vous ai donné la préférence, parce que je ne connais perſonne autre dans la ville.

INÈS, *à Dona Eléonore.*

Il faut le renvoyer.... *(haut.)* Veux-tu rendre un grand ſervice à ton maître & à nous auſſi ?

MOSQUITO.

Çà va ſans dire.

INÈS.

Les Alguazils ſont là-bas ?

MOSQUITO.

Pardine ! oui, prêts à ſe jetter ſur le premier venu, & à l'étriller comme il faut, comme ils m'ont fait à moi.

INÉS.

Il faut le leur pardonner, ils t'ont pris pour un autre ; mais ils n'en veulent qu'à celui qui a tué Don Juan. Il faut le leur faire prendre.

MOSQUITO.

Je ne demande pas mieux : car ce pauvre Don Juan me donnait toujours la pièce ; & à préſent qu'il eſt mort ; il ne me donnera plus rien. Ce n'eſt pas l'intérêt qui me fait parler, au moins, mais c'eſt que c'était un ſi bon maître ; un peu vif, à la vérité, mais le cœur excellent ; & je parie bien que çà ne ſerait pas arrivé à ſon domeſtique, ce vilain Fabio, qui ne fait que me battre & me dire des ſottiſes.

INÈS.

Voilà une occaſion de te venger. Ce Monſieur que tu vois là, eſt venu nous apprendre à l'inſtant que l'auteur de cette action eſt caché dans notre remiſe.

MOSQUITO.

Pardine ! ſi j'avais ſçu çà plutôt ? Il faut vîte le dire à ces autres, pour qu'ils laiſſent les paſſants tranquilles, (*criant*) Meſſieurs ? Meſſieurs ?

INÈS.

Tais-toi donc. Ils entreraient ici.

MOSQUITO.

Qu'eſt-ce que cela me fait, à moi ?

INÈS.

Cela nous fait à nous. Il ne faut pas qu'on ſache que c'eſt Monſieur qui nous a donné cet avis.

D. ELEONORE.

Et ſur tout, garde-toi de dire à mon père que tu l'as vu chez moi.

MOSQUITO, *à Inès, myſtérieuſement.*

Ah ! ah ! eſt-ce que c'eſt quelqu'un de ces gens qui vont voir les Demoiſelles, quand les pères n'y ſont pas ?

INÈS, *avec embarras.*

Eh ! non, animal .... C'eſt... que c'eſt un étranger..... que Don Louis connaît pourtant.... C'eſt qu'il vient de Catalogne.

MOSQUITO.

Il aura peut-être vu Don Henri, le frère de Dona Eléonore ?

INÈS, *idem.*

Oui, il l'a vu.... Mais.... tu ne ſais pas ?

MOSQUITO, *ſaluant Fontroſe.*

Il ſe porte bien ?

INÈS.

Au contraire—Il eſt mort—Une lettre....

MOSQUITO.

Que Don Henri a écrite ?

INÈS.

Benêt ! puiſqu'il eſt mort.... Mais ſon Colonel... Ce Monſieur vient ici porter cette nouvelle.—Il

ne faut pas dire cela à Don Louis. — S'il le voyait seulement, il s'en douterait. — Tant de malheurs à la fois. — Tu sens bien nos raisons?

MOSQUITO.

Oh ! je comprends bien que je ne vous comprends pas. Mais que puis-je faire à tout cela?

D. ELEONORE.

Mon cher Mosquito, voilà dix piastres fortes, pour aller dire aux Alguazils que le meurtrier de Dom Juan est là-bas dans la remise. Rends-moi ce service, pour me tirer de l'inquiétude où je suis.

MOSQUITO.

J'y vas, Mademoiselle, & tout de suite. C'est bien à la remise. Allez, Mamzelle, soyez tranquille, c'est tout comme s'il était pris. (*Il sort, en répétant entre les dents :*) A la remise, à la remise.

SCENE XV.

FONTROSE, D. ELÉONORE, INES.

D. ELÉONORE.

JAMAIS aventure ne fut aussi cruelle !

INÈS, *passant entre les deux.*

Il ne s'agit pas de soupirer & de se plaindre : le danger est pressant, il faut courir vîte au remède. Suivez-moi, Monsieur, je vais par un escalier dérobé vous mener dans un lieu d'où vous pourrez braver vos ennemis & leurs recherches.

D. ELÉONORE.

Ah! que je crains?

FONTROSE.

Calmez vos inquiétudes. Mes dangers me ſont chers. Sans eux j'ignorerais l'intérêt que vous daignez prendre à mon ſort.

INÈS.

Raſſurez-vous, ma chère Maitreſſe; raſſurez-vous. Je réponds de Monſieur. Il eſt ſous ma conduite, & ſous la ſauve-garde de l'amour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre repréſente un Sallon avec une grande cheminée tournante dans le fond, & deux portes à droite & à gauche de la cheminée.

SCENE PREMIERE.

FONTROSE, INÈS.

INÈS, *paſſant la première, un flambeau à la main : elle le poſe ſur la table, qui eſt au fond du côté de la Reine.*

DEPUIS le départ de Don Henri, le frère de Dona Eléonore, cette chambre ci n'eſt guère habitée. Dom Louis la traverſe quelquefois pour aller à ſa bibliothèque; mais il n'y a pas d'apparence que l'envie de lire l'aille prendre au milieu de la nuit. Cependant, ſi vous entendiez le moindre bruit, vous pourriez vous réfugier derrière cette cheminée tournante. Perſonne dans cette maiſon ne connaît cette retraite, & ſi vous n'y trouvez pas toutes les commodités de la vie, vous y rencontrerez, ce qui a bien ſon prix dans ce moment, un aſyle auſſi ſûr que tranquile.

FONTROSE.

Je ſaurai reconnaître vos ſoins généreux.

INÈS.

Fi donc ! ne me parlez pas de récompenſe, vous m'ôteriez tout le plaiſir que j'ai à vous rendre ſervice.

FONTROSE.

Ces ſentimens ſont votre éloge.

INÈS.

Adieu, Monſieur, nous ne vous laiſſerons pas à vos réflexions, &, dès que nous le pourrons, nous viendrons adoucir les ennuis de votre ſolitude.

FONTROSE.

Un mot encore. Daignez envoyer à l'hôtel-de-France, où je loge, quelqu'un de confiance pour dire à mon valet-de-chambre qu'il ſoit ſans alarmes ſur mon ſort. Il était auprès de moi lors de mon aventure, &ne me voyant pas revenir, je craindrais que ſon inquiétude ou ſon indiſcrétion ne vinſſent à découvrir ce que j'ai tant d'intérêt à cacher.

INÈS.

Vous avez raiſon. Un ſeul mot imprudemment lâché pourrait tout perdre. Je me charge du ſoin de l'aller trouver moi-même. C'eſt à l'hôtel-de-France ?

FONTROSE.

Oui.

INÈS.

Il ſe nomme ?

FONTROSE.

Frontin.

D. LOUIS, *en dehors.*

Venez donc : venez donc. C'eſt ici.

INÈS.

Ah ! Qu'entends-je ? Aurait-on découvert ? Cachez-vous, Seigneur Fontrofe.

(Fontrofe paffe derrière la cheminée qui tourne fur un pivot. Inès a l'air de chercher quelque chofe.)

SCENE II.

INÈS, D. LOUIS.

D. LOUIS, *un flambeau à la main : il le pofe fur la table.*

QUE fais-tu là ?

INÈS.

Rien. J'y cherchais la clef du cabinet, que je croyais y avoir perdue.

D. LOUIS.

Tu la chercheras une autre fois. Retires-toi dans ta chambre. Je cède cet appartement à Dom Lambinos.

INÈS, *à part.*

Quel contre-temps ! (*Haut.*) Donnez-lui plutôt la chambre de Mademoifelle.

D. LOUIS.

Eh bien, oui ! Déloger ma fille pour les autres ! J'aime mon beau-frere fans doute, mais, ne lui en déplaife, ma fille m'eft encore plus chère que lui. Elle partage fon appartement avec fa coufine, & c'eft bien affez.

INÈS.

Les égards qu'on doit aux étrangers.....

D. LOUIS.

Qu'appelles-tu, étranger ? Mon beau-frère ! Oh ! je ne fuis pas avec lui fur le ton de la cérémonie : d'ailleurs, cet appartement n'eft-il pas commode ? Le cabinet à droite fera pour fon domeftique ; cette chambre, pour lui : il y trouvera un petit lit affez paffable, où tous les jours je fais la méridienne. S'il ne peut pas dormir, je lui mettrai entre les mains un excellent Traité fur la Tactique, que j'ai enrichi de notes, de réflexions ! & embelli d'un Commentaire.

INÈS.

S'il ne dort pas alors, ce ne fera pas votre faute. (*à part.*) Et notre pauvre prifonnier, ne le voilà pas mal !

D. LOUIS.

Où s'eft-il donc arrêté, cet original ? Il agit comme il parle, tout par poids & par mefure. Vas lui dire que je l'attends pour l'inftaller.

INÈS.

Dom Lambinos ? Je n'ai jamais eu l'honneur de le voir.

D. LOUIS.

Tu le trouveras au bas de l'efcalier. Tu le reconnaîtras à fon air penfif, à fa démarche lente & compaffée, à fa gravité taciturne.

INÈS, *à demi-voix.*

Ah ! fi je pouvais l'informer ?

D. LOUIS.

Rien n'eft fi facile. Quoiqu'il parle peu, il entend à merveille.

INÈS.

Comment faire !

D. LOUIS.

Hé ! vas donc. Ils sont tous d'accord pour m'impatienter.

INÈS, *prend un flambeau en s'en allant.*

Ah ! pauvre malheureux ! te voilà bien logé ! (*Elle sort par la porte à droite des Spectateurs.*)

SCENE III.

D. LOUIS.

ELLE est folle, cette fille. Quel intérêt va-t-elle s'ingérer de prendre à mon beau-frère, qu'elle ne connaît pas encore ?

SCENE IV.

D. LOUIS, D. LAMBINOS, UN DOMESTIQUE.

(*Le Domestique, un flambeau à la main, passe devant Lambinos, qu'il éclaire : ensuite il entre dans la chambre que D. Louis a indiqué devoir être celle de D. Lambinos, & qui est celle à droite des Spectateurs. Il en sort un instant après sans flambeau.*)

D. LOUIS.

EH ! arrivez donc.

D. LAMBINOS.

J'arrive.

D. LOUIS.

Voulez-vous vous coucher ?

D. LAMBINOS.

Non.

D. LOUIS.

Voulez-vous paſſer la nuit à lire ?

D. LAMBINOS.

Non.

D. LOUIS.

Que voulez-vous donc faire ?

D. LAMBINOS.

Réfléchir.

D. LOUIS.

Vous en avez ſujet. Vous perdez un fils unique.

D. LAMBINOS.

J'en ſuis fâché.

D. LOUIS.

Quel eſt votre deſſein ?

D. LAMBINOS.

De me venger ?

D. LOUIS.

C'eſt naturel. L'honneur l'exige : il faut chercher le coupable.....

D. LAMBINOS.

L'arrêter.

D. LOUIS.

Et puis en champ clos.....

D. LAMBINOS.

Vieux préjugé.

D. LOUIS.

Quoi donc ?

D. LAMBINOS.

Le faire pendre.

D. LOUIS.

Le faire pendre ! Et ſi c'eſt un Gentilhomme?

D. LAMBINOS.

Décapiter.

D. LOUIS.

Hum ! quel homme vous êtes ! Quand on m'a offenſé, je me venge tout de ſuite dans le moment où mon ſang bout encore de colère ; mais, quand j'ai dormi, je pardonne ; & je mourrais de chagrin, ſi j'avais confié à la juſtice la punition d'une faute que l'étourderie ou le haſard ſeul a fait commettre.

D. LAMBINOS.

Abus !

D. LOUIS.

Vous n'avez donc jamais ſenti le plaiſir qu'il y a à s'acquérir par la clémence le cœur d'un ennemi ?

D. LAMBINOS.

Jamais.

D. LOUIS.

Et, quand votre vengeance eſt ſatisfaite, qu'éprouvez-vous ?

D. LAMBINOS.

Je jouis.

D. LOUIS.

Que je vous plains !

D. LAMBINOS.

Vous êtes libre.

D. LOUIS.

Quels triſtes plaiſirs !

D. LAMBINOS.

Ce ſont les miens.

D. LOUIS.

Quel homme !

D. LAMBINOS.

Adieu.

D. LOUIS.

Si vous ne pouvez pas dormir, & que vous veuilliez prendre l'air, allez ſur la terraſſe au bout du corridor.

D. LAMBINOS.

C'eſt bon.

(Il entre dans la chambre indiquée.)

SCENE V.

D. LOUIS, *ſeul.*

AH! quel homme! Quel caractère vindicatif! Que je plains ceux qui peuvent avoir beſoin de ſon indulgence! Le plaiſir de faire punir l'auteur de la mort de ſon fils le conſolerait, je crois, de ſa perte.



SCENE VI.

MOSQUITO, D. LOUIS.

MOSQUITO, *accourant du dehors.*

IL eſt pris! Il eſt pris!

D. LOUIS.

Qu'as-tu donc à crier de la ſorte?

MOSQUITO.

Il eſt pris, vous dis-je; voilà mon argent gagné.

D. LOUIS.

Qui eſt pris, animal?

MOSQUITO.

Pardine, celui qui a tué Don Juan.

SCENE VII.

D. LOUIS, MOSQUITO, FRONTIN, LA GRIFFE, RECORDS.

LA GRIFFE, *traînant Frontin.*

MARCHEZ, marchez.

FRONTIN.

Hé! Meſſieurs, pardon; je ne ſuis pas coupable.

LA GRIFFE.

Nous l'avons trouvé tapi dans un coin de la remiſe.

MOSQUITO.

Dam' ! Elle a bon nez, Mademoiſelle Inès ; elle a deviné qu'il était là.

SCENE VIII.

D. LOUIS, FRONTIN, LA GRIFFE, RECORDS.

FRONTIN.

AH ! Seigneur, vous avez l'air d'un bon humain, faites que l'on me relâche ! Ayez pitié du plus pacifique & du plus innocent de tous les hommes.

D. LOUIS.

Un pareil drôle aurait tué mon neveu ! Cela n'eſt pas poſſible.

FRONTIN.

Vous êtes connoiſſeur en phyſionomie, je le vois bien ; mais ces Meſſieurs veulent à toute force que ce ſoit moi qui aie tué un jeune homme que je n'ai jamais vu. Qu'ils me regardent bien. Eſt-ce que j'ai l'air d'un ſpadaſſin, moi qui de ma vie n'ai manié ni ſabre, ni épée, ni autre arme quelconque, tant j'ai en horreur l'effuſion du ſang.

LA GRIFFE.

Il fait le chien couchant à cette heure ; mais c'eſt pour cacher ſon jeu. Que faiſais-tu dans cette remiſe ?

FRONTIN.

Hélas ! c'eſt la peur & le haſard qui m'y avaient conduit.

D. LOUIS.

Peur de qui ?

FRONTIN.

De ces Meſſieurs.

D. LOUIS.

Que craignais tu ?

FRONTIN.

Ce qui m'eſt arrivé : d'être pris pour un autre.

D. LOUIS.

Explique-toi, Maraud, ou je te fais d'abord diſtribuer deux cents coups d'étrivière.

FRONTIN.

Que voulez-vous ſçavoir ?

D. LOUIS.

La vérité. Tu ne te ſerais pas caché dans cette maiſon, ſi tu n'étais pas complice de la mort de mon neveu. Parles. Tu es au fait. Réponds. — Qui es-tu ? D'où viens-tu ? A qui appartiens-tu ? Comment tout cela s'eſt-il paſſé ? Hé bien ? Pour te dénouer la langue, faut il commencer par te tenir parole ?

FRONTIN.

Cette précaution eſt inutile. Je parlerai bien ſans cela ; mais laiſſez-moi mettre de l'ordre dans mes idées. Vous me faites tant de queſtions à la fois, que de peur de mal parler, je ne ſçais trop par où commencer mon récit.

D. LOUIS.

Par l'eſſentiel. Qui a tué mon neveu ?

FRONTIN.

C'eſt mon maître.

D. LOUIS.

Ton maître ?

FRONTIN.

Oui, je vous le jure. A la ſortie du bal, ils ont pris diſpute, je ne ſçais trop ſur quoi. Par reſpect, je me tenais éloigné du lieu du combat ; à peine avaient-ils croiſé le fer, que j'ai vu courir mon maître, j'ai couru auſſi ; votre porte s'eſt trouvée ouverte, je me ſuis réfugié chez vous, & vous ſçavez le reſte.

D. LOUIS, *aux Archers*.

Je réponds de ce drôle—Tâchez, vous autres, de vous aſſurer de la perſonne de ſon maître, & me le conduiſez.

LA GRIFFE.

Allons, camarades, allons conſommer l'ouvrage.

SCENE IX.

D. LOUIS, FRONTIN.

D. LOUIS.

JE les ai fait retirer pour être ſeul inſtruit de toute cette aventure ; mais ſonge que le moins qui puiſſe t'arriver, eſt d'être pendu, ſi tu ments d'un ſeul mot.

FRONTIN.

Je ſerai véridique.

D. LOUIS.

Qui eſt ton maître? Eſt-ce un Gentilhomme?

FRONTIN.

Ah! oui. Son père eſt un vrai Marquis, qui eſt noble même.

D. LOUIS.

A la bonne-heure. Tu ne ments pas, au moins? Comment ſe nomme-t-il?

FRONTIN.

Fontroſe.

D. LOUIS.

Fontroſe! le fils du Marquis de Fontroſe, Colonel au ſervice de France.

FRONTIN.

Juſtement.

D. LOUIS.

Arrivé depuis peu à Madrid pour épouſer la fille de Don Louis de Gormas?

FRONTIN.

Oh! vous le connaiſſez.

D. LOUIS.

Ah! malheureux! que m'as-tu dit?

FRONTIN.

Son nom véritable.

D. LOUIS, *à lui-même.*

Si c'eſt le fils du Marquis de Fontroſe, mon neveu n'a point été aſſaſſiné.

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

D. LOUIS, *à part.*

Non. Je ne souffrirai pas que le fils de mon bienfaiteur soit livré entre les mains de la justice. Il faut que je le trouve. Où est-il ?

FRONTIN.

Je n'en sçais rien.

D. LOUIS.

Je vais le chercher moi-même. Si tu le vois avant moi, garde toi de lui dire mon nom.

FRONTIN.

Eh ! comment le lui dirais-je ! Je ne sçais pas encore chez qui j'ai l'honneur d'être.

D. LOUIS.

Tant mieux. Je te tiendrai sous la clef jusqu'après l'événement ; & si tu fais le moindre effort pour sortir, je te fais expirer sous le bâton.

FRONTIN.

Vous m'enchaînez par ces paroles.

D. LOUIS, *à lui même.*

C'est le seul moyen de concilier ce que je dois au sang & à la reconnoissance. Je vais chercher Fontrose, je me bats avec lui. Si j'ai le malheur de le tuer, mon neveu est vengé, je l'écrirai au Marquis, & il m'approuvera — Si je succombe, eh bien ! en cachant mon duel, je vais faire mes dispositions pour qu'on lui laisse ma fille, & la moitié de tous mes biens.

(*Il va prendre le flambeau qui est sur la table, & sort par la porte à droite des Spectateurs, & qu'il ferme sur lui.*)

SCENE X.

FRONTIN, *seul.*

IL emporte la lumière, il ferme la porte sur lui. Que vais-je devenir ? Cet homme-là n'a pas l'air d'entendre raison, & j'ai bien la mine de payer chèrement les sottises de mon maître. Mais qu'est-il devenu lui-même ? Comment l'instruire de ma triste situation ?

SCENE XI.

FONTROSE, FRONTIN.

FONTROSE, *sortant de derrière la cheminée, & avançant à très-petit pas, à demie voix.*

LA place est, je crois, libre. Je ne sçais si je me suis trompé ; mais il m'a semblé reconnaître la voix de Frontin. Serait-il ici ? L'aurait-on été chercher ?

FRONTIN *a témoigné sa peur pendant que Fontrose parlait.*

Qu'entends-je ? Je ne suis pas seul. On avance. —C'est fait de moi....Qui est là ?

FONTROSE, *toujours de loin.*

C'est lui. Frontin ? Frontin ?

FRONTIN.

On m'a nommé. Ah ! qui que vous soyez, ne me tuez pas.

FONTROSE *le touchant.*

Eſt-ce toi ?

FRONTIN *tombant.*

Ah ! je ſuis mort.

FONTROSE.

Raſſures-toi. C'eſt moi.

FRONTIN.

Vous ! Bien vrai ?

FONTROSE.

Oui, c'eſt moi. Poltron !

FRONTIN.

A votre façon de me parler, je vous reconnais bien.

FONTROSE.

C'eſt fort heureux.

FRONTIN.

Mais vous êtes donc ſorcier ? Comment vous trouvez-vous ici ? D'où ſortez-vous ?

FONTROSE.

De derrière la cheminée tournante de cet appartement.

FRONTIN.

Qui vous y a mis ?

FONTROSE.

Une femme charmante.

FRONTIN.

A la bonne heure. Je reſpire.

FONTROSE.

Qui t'a conduit ici ?

FRONTIN.

Les gens de la Juſtice, qui m'ont pris pour vous.

FONTROSE.

Avec qui étais tu là ?

FRONTIN.

Avec le maître de la maiſon.

FONTROSE.

Que te diſait-il ?

FRONTIN.

Des choſes fort déſagréables. Il m'a leſtement propoſé deux cents coups d'étrivières, qu'il aurait, je crois, pris la peine de me diſtribuer lui-même & ſur le champ, ſi je ne lui euſſe pas avoué que c'eſt vous qui êtes l'auteur de la mort de ſon neveu.

FONTROSE.

Quoi ! miſérable ! tu lui as dit mon nom ?

FRONTIN.

Le moyen de ne pas répondre à cette manière d'interroger ?

FONTROSE, *le prenant au collet.*

Tu mourras de ma main.

FRONTIN.

Il voulait m'aſſommer..... ſi je refuſais de dire la vérité : & vous voulez me tuer pour l'avoir dite !

FONTROSE.

Rien ne te ſauvera de ma vengeance.

FRONTIN.

Vous autres, Maîtres, vous voulez toujours avoir raiſon : vous ne vous mettez jamais à la place d'un pauvre domeſtique.

FONTROSE.

Malheureux ! ſais-tu que c'eſt Don Louis de Gormas ?

FRONTIN.

Eſt-ce ma faute ?

FONTROSE.

Sais-tu que ton indiſcrétion me perd, & m'arrache à ſon aimable fille ?

FRONTIN.

Pouvais-je deviner ? Mais la femme charmante qui vous a mis là ſaura bien vous tirer d'embarras & vous mettre en lieu de ſûreté.

FONTROSE.

Eh ! que m'importe ? A préſent que je ſuis connu pour l'auteur de la mort du neveu de Don Louis, puis-je prétendre à ſon alliance ?

FRONTIN.

Il ne vous reſte plus qu'un ſeul parti à prendre.

FONTROSE.

Et c'eſt ?

FRONTIN.

De quitter ce pays-ci bien promptement, s'il eſt poſſible ; de retourner en France, & d'y attendre que l'affaire ſoit aſſoupie.

(*L'on entend du bruit ſur l'eſcalier.*)

FONTROSE.

On vient. — Je rentre..... toi, reſtes-là.

FRONTIN, *voulant ſuivre Fontroſe.*

Ah ! par pitié, cachez-moi avec vous.

FONTROSE, *le repouſſant.*

Non. Reſtes, te dis-je.

FRONTIN, *le tenant.*

Ils me tueront, Monſieur.

FONTROSE.

Viens, poltron infâme. (*Il entre derrière la cheminée avec Frontin.*)

SCENE XII.

SCENE XII.

MOSQUITO, DEUX DOMESTIQUES *qui entrent un moment après lui.*

MOSQUITO, *portant ſur ſon bras une robe, appellée gaule, à laquelle tient un mantelet. Il dépoſe le tout ſur un fauteuil à ſa gauche; il tient à ſa main un bougeoir ſur lequel eſt une lettre* bien viſible.

MONSIEUR?..... Don Louis nous a dit de vous mettre à la porte, en vous donnant cette lettre. Prenez donc...... Eſt-ce que vous ne voyez pas que je ſuis embarraſſé? — Monſieur? — Laquais, ou ce qu'il vous plaira, où êtes-vous donc?

UN LAQUAIS, *à un autre chargé de paquets: il indique le cabinet à droite de la cheminée (pour les Spectateurs). Le Laquais y entre, & ſort ſur le champ.*

Mets tout cela dans le cabinet.

MOSQUITO.

Il diſait, Don Louis, que je le trouverais dans cette chambre.

LE LAQUAIS.

Qui donc?

MOSQUITO.

Le Domeſtique de celui qui a tué Don Juan. Don Louis, qui a quelque choſe de conſéquence à dire au Maître, m'avait recommandé de donner la clef des champs à ce pauvre diable qu'il avait

renfermé ici, & de lui dire de porter cette lettre à ſon adreſſe. Où s'eſt-il donc fourré?

LE LAQUAIS, *à l'autre Laquais.*

Il n'y a perſonne dans ce cabinet?

2e. LAQUAIS.

Non.

LE LAQUAIS.

Il ſe ſera ſauvé par la fenêtre.

MOSQUITO.

Et pouf! le v'là dans la rivière. Mais qu'il eſt donc bête, celui là! Et moi donc, vous autres, où eſt-ce que je vais coucher!

LE LAQUAIS.

Ici.

MOSQUITO.

Ici! Par terre donc? Eſt-ce qu'il n'y a pas non plus de lit dans le cabinet?

LE LAQUAIS.

Non.

MOSQUITO.

C'eſt joli, çà! Moi, qui tombe de ſommeil & qui aime mes aiſes, comme ſi j'étais un maître, il faudra que je paſſe la nuit dans un fauteuil.

LE LAQUAIS.

Te voilà bien malade!

MOSQUITO.

Nous ne ſommes plus que moi ſeul de ma famille. Il faut que je me ménage.

LES LAQUAIS, *s'en allant.*

Bonne nuit, Moſquito, bonne nuit.

(*Ils ferment la porte.*)

SCENE XIII.

MOSQUITO, *seul.*

BONNE nuit, Mosquito! Comment est-ce que je vas m'arranger dans ce cabinet? Pardine, on ne se gêne guère ici. Il n'a guère d'attention, Dom Louis! On dirait que je suis un chien, & je suis pourtant une personne, moi.

(*Il entre dans le cabinet à gauche des Spectateurs.*)

SCENE XIV.

FONTROSE, FRONTIN: *ils sortent de la cheminée.*

FRONTIN.

ILS sont partis, je n'entends plus rien. Sortons, Monsieur, on étouffe là-dedans. La chaleur, les insectes, tout s'y réunit pour vous incommoder.

FONTROSE.

Je suis connu de Don Louis; rien ne peut m'engager à rester plus long-temps en ce lieu.

FRONTIN.

Comment sortir?

FONTROSE, *allant vers la porte d'entrée.*

La porte est de ce côté-ci: elle est fermée.

FRONTIN.

Tant mieux. Je préfère l'incommodité de ce

séjour à la crainte de retomber entre les mains de ces grands escogrifs qui m'ont arrêté. (*Pendant ce temps il avance vers le fauteuil sur lequel Mosquito a mis la robe : il la touche.* Ahi! ahi !.....

FONTROSE.

Qu'as-tu donc ?

FRONTIN.

Monsieur.....

FONTROSE.

Quoi ?

FRONTIN.

Nous ne sommes pas seuls ici. On vient de me toucher.

FONTROSE.

Qui ?

FRONTIN.

Je ne sais..... Il est là..... Avancez..... il nous écoute.

FONTROSE.

Je ne trouve personne. (*Fontrose, en avançant, met la main sur la robe.*)

FRONTIN.

Ne le lâchez pas. Qu'il dise ce qu'il vient faire ici.

FONTROSE, *lui jettant la robe au nez.*

Tiens, poltron ; voilà ce qui t'effraye.

FRONTIN.

Ah ! mon Dieu !

FONTROSE.

N'as-tu pas honte ?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, quand on a peur..... ce n'eſt pas ma faute...... Je ſuis comme cela.

FONTROSE, *allant à la porte.*

Tu es fou. Cette porte eſt faible. Il eſt poſſible de l'ouvrir ſans faire beaucoup de bruit.

FRONTIN.

Quoi! tout de bon? Vous voulez vous eſquiver au riſque d'être pris en ſortant?

FONTROSE.

Demeure en ces lieux, puiſque ta peur eſt ſi grande.

FRONTIN.

Ce ſerait mille fois pis, ſi vous m'abandonniez.

FONTROSE.

Pends donc un parti.

FRONTIN.

Il me vient une idée excellente! — Je vai endoſſer cette robe, que le haſard ſemble m'offrir exprès. A la faveur de la nuit je pourrai paſſer pour une femme de la maiſon. Aidez-moi à m'habiller.

FONTROSE.

Allons.

FRONTIN, *s'habillant.*

Vous aurez l'air d'être mon écuyer : — Hem? Cela n'eſt il pas bien imaginé? Vivent les gens d'eſprit! je n'ai plus qu'une crainte.

FONTROSE.

Laquelle?

FRONTIN.

C'eſt d'avoir trop bonne tournure en femme, & qu'il ne prenne fantaiſie à quelqu'un de ces égrillards de me voir de trop près.

FONTROSE.

Si tu n'as pas d'autre ſujet de crainte, je te conſeille de te raſſurer.

FRONTIN.

Nous ſommes perdus! on ouvre la porte. Où nous cacher? Ah! miſérable! c'eſt fait de moi. (*Ils vont pour ſe cacher à la cheminée.*)

SCENE XV.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS.

INÈS, (*une lanterne ſourde à la main.*)

ETES-VOUS-LA?

FRONTIN, *revenant.*

C'eſt une femme : je me ſens raſſuré.

FONTROSE.

Approchez, Mademoiſelle.

INÈS.

Il faut, Monſieur, quitter abſolument cet aſyle.

FRONTIN.

Ah! nous ne demandons pas mieux.

INÈS.

Qui eſt cette Dame?

FONTROSE.

C'eſt mon valet que l'on a arrêté ſous la remiſe, dans l'endroit que vous aviez indiqué, & qui s'eſt ainſi traveſti pour ſortir de ce lieu.

FRONTIN.

Quoi! c'eſt à vous que j'ai l'obligation d'avoir été houſpillé par les gens de la Juſtice?

INÈS.

Ah! ne m'en voulez pas! On n'a jamais deviné plus malheureuſement, puiſque votre capture a renverſé tous nos projets. Laiſſons cela. Vous ignorez peut-être, Monſieur, que cet appartement vient d'être cédé à Don Lambinos, le père de celui que vous avez tué?

FONTROSE.

Quel événement!

INÈS.

Qu'il eſt couché dans la chambre voiſine? que la moindre indiſcrétion peut vous perdre, en vous faiſant tomber dans les mains de ce vieillard vindicatif?

FRONTIN.

Ah! Monſieur! Décampons ſans tarder davantage.

INÈS.

On ſait votre nom; votre ſignalement eſt donné, vous êtes conſigné à toutes les portes de la ville.

FRONTIN.

Miſéricorde! Je me vois déjà ſous les verroux, & j'expire de terreur.

INÈS.

Mais j'ai trouvé un expédient pour fortir d'embarras.

FRONTIN.

Je reffufcite.

INÈS.

Dona Eléonore, par mes confeils, vient d'engager fon père à la laiffer partir pour la campagne à la pointe du jour.

FRONTIN.

J'entends, nous ferons du voyage.

INÈS.

Il faut vous prêter à mon projet. Les gens de la Juftice, perfuadés que vous vous êtes réfugié dans cette maifon, font encore dans une falle baffe. Je n'ai trouvé d'autre moyen que de les enivrer pour tromper leur vigilance.

FRONTIN.

O femme ingénieufe & tutélaire!

INÈS.

Pendant qu'ils font occupés à boire, vous pourrez aifément defcendre. Vous trouverez, dans une petite cour au bas de l'efcalier à main-gauche, plufieurs malles: il y en a deux qui font vuides: ce font celles de Don Juan. Après en avoir ôté ce qu'elles contenaient, je les ai difpofées de manière qu'au moyen d'un fimple crochet, vous pourrez les ouvrir & les fermer à volonté du dedans. Au moment du départ, je les ferai charger fur notre voiture, &, comme on ne fouille point nos équipages à la fortie de la ville, il vous fera aifé de vous dérober à la pourfuite de vos ennemis.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, embraſſez pour moi cet ange féminin qui nous ſauve la vie!

SCENE XV.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS, D. LAMBINOS.

D. LAMBINOS *dans le fonds, & ſortant du cabinet.*

JE ne dors point.

FRONTIN.

Voici quelqu'un.

D. LAMBINOS.

Qui eſt-là?

FRONTIN.

Nous ſommes pris.

INÈS *retourne ſa lanterne ; on éteint la bougie : (à Fontroſe.)*

Ne dites rien. Je ſuis préparée à ſa rencontre. Il ne me connaît pas. Une ſcène à l'Eſpagnole va nous tirer d'affaire.

D. LAMBINOS.

Répondez.

INÈS, *contrefaiſant ſa voix.*

Généreux inconnu, daignez ſecourir une infortunée que pourſuit un époux injuſte & barbare.

D. LAMBINOS.

Qu'exigez-vous?

INÈS.

Daignez me remettre entre les mains de Dona Eléonore.

D. LAMBINOS.

Ma nièce?

INÈS.

C'eſt mon amie. Je croyais être chez elle.

D. LAMBINOS.

Attendez.

INÈS.

Me refuſeriez-vous?

D. LAMBINOS.

Je vais chercher.....

INÈS.

Qui! Juſte Ciel! Ah! ne me trahiſſez pas! Que Dona Eléonore ſoit ſeule inſtruite de ma démarche.

D. LAMBINOS.

N'ayez pas peur.

INÈS.

N'allez chercher perſonne.

D. LAMBINOS.

Non. Mais un flambeau.

SCENE XVII.

FRONTIN, ÉLÉONORE, INÈS.

FRONTIN.

QUELLE peur j'ai eu?

INÉS.

Pendant qu'il va chercher un flambeau, rega-

gnez vîte votre cachète. Voici la clef de cet appartement. Allez vous rendre où je vous ai dit.

SCENE XVIII.

FRONTIN, FONTROSE, INÈS, D. LAMBINOS *au fond.*

D. LOUIS.

VENEZ, Madame, (*Il offre la main à Frontin.*)

FRONTIN *à Fontrose en déguisant sa voix.*

Suivez-moi, mon écuyer.

(*Ils sortent par la porte d'entrée.*)

SCENE XIX.

INÈS, *seule.*

LA drôle d'aventure ! il est encore honnête, Dom Lambinos, de conduire à sa nièce l'amant qu'elle aime. Heureusement que le père est chez lui.

SCENE XX.

INÈS, MOSQUITO.

MOSQUITO, *regardant par la porte de son cabinet, & avançant à petit pas.*

MAIS qu'eu sabat qu'on fait dans ces chambres ! il y a queuque esprit ou queuque voleur.

Je m'en vas appeller du monde. J'ai une peur.... Ah ! mon Dieu ! en vlà un qui eſt là.

INÉS.

C'eſt Moſquito.

MOSQUITO.

C'eſt Mamzelle Inès. Queuque vous faites donc, Mamzelle ?

INÉS.

Je ſuis venu......

MOSQUITO.

Eh ! je vois bien que vous êtes venue..... Mais qu'eſt-ce que vous cherchiez ? Avec qui parliez-vous ?

INÉS, *à part.*

Nous aurait-il écoutés ? (*haut.*) Eſt-ce que tu as entendu ?

MOSQUITO.

Oui. C'était comme un bruit ſourd....

INÉS.

Tu n'as rien diſtingué ?

MOSQUITO.

Ils étaient une bande terrible. J'ai entendu chuchoter ; &, quoique je n'y compriſſe rien, il me ſemblait qu'ils diſaient, il faut tuer Moſquito.

INÉS, *à part.*

Faiſons monter ici les gens de la juſtice.

MOSQUITO.

Queuque vous dites ?

INÉS.

Vas vîte appeller les Alguazils pour qu'ils cherchent par tout.

MOSQUITO.

J'y vas & vîte..... Ils me payeront la peur qu'ils m'ont faite.

SCENE XXI.

INÈS, *ſeule.*

ME voilà plus tranquile. Dom Lambinos ne revient pas, il aura paſſé chez ſon beau-frère, il les aura remis à la porte de l'appartement de Dona Eléonore. Farugo que j'ai mis dans mes intérêts, les aura fait deſcendre tout de ſuite dans la cour. Ils ſont encaiſſés dans cet inſtant. Pour le coup nous ſommes hors d'inquiétude, & ce n'eſt pas ſans peine.

SCENE XXII.

INÈS, MOSQUITO.

MOSQUITO.

MAMZELLE, Mamzelle. Victoire! pour cette fois il eſt pris.

INÉS *effrayée.*

Il eſt pris. Comment ?.... Où ?

MOSQUITO.

Vlà que j'allais là-bas pour appeller ces autres. J'entends du bruit dans la cour. Je mets la tête à la fenêtre de l'eſcalier, & je viens de voir qu'on

les entraîne tous deux. Les Alguazils les mènent bon train. Ils leur disaient, marchez, marchez... Eux, ils marchaient & ne disaient rien. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis donc aise ! & vous, Mamzelle ?

INÉS.

Oh ! très-aise.

MOSQUITO.

Mais comme *vous* êtes donc contente d'un air triste !

INÉS, *en s'en allant.*

Ah ! ma pauvre maitresse !

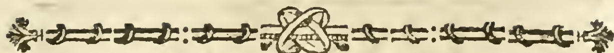
SCENE XXIII.

MOSQUITO, *seul.*

IL faudra qu'ils disent ce qu'ils ont fait de Dom Juan..... Ah ! s'il n'était pas tué ! Mosquito donnerait tout ce qu'il posséde.... Tout.... Ses gages.... Son sang même, pour le plaisir de revoir encore ce pauvre maître qu'il aimait tant.

Fin du second Acte.





ACTE III.

Le Théâtre repréſente une Priſon, avec un fond percé; deux Cabinets à l'avant-dernière couliſſe, vis-à-vis l'un de l'autre; une table du côté du Roi avec deux chaiſes. Il fait nuit juſqu'à l'arrivée du Corrégidor.

SCENE PREMIÈRE.

LE GEOLIER, DEUX PORTEFAIX, UN GARÇON DE GEOLIER (*Fontroſe & Frontin dans les malles.*)

(*Les deux Portefaix ſont auprès des deux malles; le Garçon au fond; le Geolier ſur l'avant-ſcène.*)

Ier. PORTEFAIX.

MAITRE Jacques, eſt-ce vous qui payez le port de ces deux malles que nous venons de dépoſer ici?

LE GÉOLIER.

Non. Je ne paye rien. Le Gentilhomme à qui elles appartiennent te ſatisfera. D'ailleurs, attends qu'elles ſoient viſitées. Va l'attendre dehors.

(*Les Portfaix ſe retirent par le fonds.*)

SCENE II.

LE GEOLIER, *seul.*

GARÇON? Préparez le petit cabinet à côté. Il nous arrive un prisonnier d'importance. Des draps au petit lit. Comme il a de l'argent, selon toutes les apparences, vous mettrez un matelat de plus & de la paille fraîche pour son domestique. S'ils veulent s'amuser dans cette salle, ils l'éclaireront à leurs frais. — Que l'on me cachete du vin commun, & que l'on m'en fasse du Madère.

SCENE III.

LE GEOLIER, D. JUAN, FABIO *arrivant du fond du Théâtre.*

LE GEOLIER.

SOYEZ les bien-venus.

FABIO.

Les mal-venus plutôt. Ah! Seigneur Don Juan, quelle triste aventure!

LE GEOLIER.

Rien ne vous manquera ici.

FABIO.

Oh! rien du tout. Hors la liberté qui est l'essentiel.

LE GEOLIER.

La liberté ? Vous l'aurez. Vous pourrez vous promener dans cette salle tant qu'il vous plaira.

FABIO.

Le joli réduit ! il y fait noir comme dans un four.

LE GEOLIER.

Avec des bougies, on y voit clair comme dans la rue.

FABIO.

Qu'il est malin ! je n'aime que la clarté du soleil.

LE GEOLIER.

Hé bien ! passez dans ce cabinet à droite, ou dans cet autre à gauche. Il y a une belle fenêtre proprement grillée, qui donne sur les cours de la prison.

FABIO.

Belle perspective !

SCENE IV.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE PORTEFAIX, FABIO *arrivant du fond.*

LE PORTEFAIX *à Fabio.*

C'EST moi qui ai porté vos bagages, notre bourgeois, queuque chose pour boire à votre santé.

FABIO.

Ce n'est pas moi qui suis le maître. Je ne suis que le valet.

LE PORTEFAIX.

Excuſez. Quand on n'y voit goute, un grand Seigneur & un valet ſe reſſemblent.

D. JUAN *lui donnant de l'argent.*

Tenez, l'ami. (*Le portefaix ſort.*)

SCENE V.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE PORTEFAIX, (*Fontroſe & Frontin dans les malles.*)

LE GEOLIER.

JE ſuis enchanté d'avoir chez moi un homme de votre mérite. Depuis dix ans, je n'ai écroué ſur mes regiſtres que de la canaille qui ſort d'ici pour ſe faire pendre. Vive un Gentilhomme! Il ne vous dit adieu que pour aller ſe faire trancher la tête. C'eſt plus noble, & l'on ne rougit pas de dire que l'on a bu avec ſon priſonnier.

FABIO.

Mais vous êtes conſolant dans vos réflexions.

D. JUAN.

Laiſſez-nous. J'ai beſoin de repos.

LE GEOLIER.

Vous trouverez un bon lit dans ce cabinet à droite, & de la paille fraîche pour Monſieur. (*Fabio fait un mouvement de douleur.*) Vous êtes peut-être altérés? Je vais vous porter une bouteille de Madère, vous m'en direz des nouvelles,

çà vous remettra les ſens. (*Il va à Fabio, à qui il donne une tappe ſur l'épaule.*) Adieu, camarade; point de mélancolie, on eſt ici mieux que chez ſoi; l'on n'y craint ni le ſoleil, ni la pluye, ni le mauvais tems, ni les voleurs, ni les importuns.

SCENE VI.

D. JUAN, FABIO, FONTROSE & FRONTIN *dans les malles.*

D. JUAN.

CONÇOIS-TU quelque choſe à cet événement? Inconnu à tous les archers, il faut que l'on m'ait ſuivi. Mais me voir arrêter à la porte de mon oncle!

FABIO.

Il eſt tout naturel qu'on ſoit venu nous guetter-là. Comme ils ſont malhonnêtes, ces Meſſieurs de la Juſtice! ils ne voulaient pas emmener nos malles avec nous. Il a fallu leur en remettre les clefs. Mais je veux être là, quand on en fera la viſite.

D. JUAN.

C'eſt Laure qui eſt l'unique cauſe de mon malheur.

FABIO.

Prenez-vous-en plutôt à votre caractère bouillant & jaloux, qui ne vous permet jamais de diſtinguer le vrai du faux. Vous croyez tout ce que

vous craignez, & je gagerais que ce Cavalier, que vous avez ſi légèrement inſulté, ne ſongeait ni à elle, ni à vous.

D. JUAN.

J'ai tort, j'en conviens. J'ai trop écouté un premier mouvement de jalouſie. J'ai attaqué un homme qui ne penſait peut-être pas à m'offenſer: il s'eſt défendu, le haſard malheureuſement m'a été favorable: mais rien ne m'engagera à déguiſer mes torts. Je ne ſonge point à conſerver une vie qui m'eſt devenue odieuſe, après les procédés de la perfide Laure.

FABIO.

Cela eſt bon à dire dans la douleur; mais votre couſine fût elle coupable, on peut oublier les torts d'une infidelle, & trouver encore du plaiſir à vivre. Bataillez pour ſortir d'ici. Dites que le défunt était l'aggreſſeur: il eſt des cas où un menſonge eſt utile, & où la vérité la plus vraie ne vaut abſolument rien. Quand on vous couperait le cou, cela ne reſſuſciterait pas votre ennemi.

D. JUAN.

Laiſſe-moi. J'ai la vie en horreur.

FABIO.

C'eſt ce ſéjour ténébreux, qui vous entretient dans vos ſombres idées. Donnez-moi la main. Venez au cabinet: je penſe qu'il eſt moins triſte que ceci.

(Ils entrent dans le cabinet du côté du Roi.)



SCENE VII.

FRONTIN, FONTROSE.

FRONTIN, *ſoulevant le couvercle de la malle où il eſt enfermée. Il regarde de tous côtés, & frappe ſur la malle dans laquelle eſt enfermé Fontroſe. (à demi-voix.)*

JE n'entends plus rien. Comme il fait noir ici! Cependant le ſoleil doit être levé. Où diable nous a-t-on mis ? Monſieur!..... Monſieur....

FONTROSE: *Il lève le couvercle de ſa malle, qui eſt en face de celle de Frontin. Ils ſont tous les deux à moitié hors des malles & ſe regardent avant de parler. Ils ſortent enſuite. Frontin eſt ſans chapeau.*

C'eſt toi, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Monſieur. J'attendais que l'on nous dît de ſortir; mais, quand j'ai entendu que je n'entendais plus rien, j'ai levé la tête, & j'ai vu que je ne voyais plus rien non plus.

FONTROSE.

On viendra bientôt nous prendre.

FRONTIN.

Ceux qui nous ont tranſportés n'étaient, ſans doute, pas dans le ſecret.

FONTROSE.

Non, ſelon les apparences.

FRONTIN.

Ils m'ont jetté là avec une brutalité ſans exemple.

FONTROSE.

Ils n'en ont pas mieux uſé avec moi.

FRONTIN.

J'ai les côtes toutes froiſſées, & n'était que la peur était plus forte que la douleur, j'aurais crié comme un diable. Avez-vous reconnu les voix de ceux qui parlaient? Je n'ai pu diſtinguer un mot.

FONTROSE.

Ni moi non plus. C'étaient ſans doute des valets qui cauſaient tranquilement, tandis que nous étions au ſupplice.

FRONTIN.

On eſt fort mal à ſon aiſe là-dedans; mais nous ſerons bien plus mal encore, ſi l'on nous met derrière une voiture. Nous n'échapperons pas un cahot.

FONTROSE.

Aimerais-tu mieux tomber dans les mains de la Juſtice?

FRONTIN.

Non, de par tous les diables; &, dans la crainte que j'en ai, je voyagerais ſur des pointes de fer, ſans jetter un ſeul cri.

FONTROSE.

Où ſommes-nous cependant?

FRONTIN.

Dans quelque cave, dans quelque remiſe. L'endroit a l'air aſſez vaſte, mais le jour y pénètre à peine. Nous ſerions jolis garçons, ſi l'on nous laiſſait ici. On devrait au moins nous envoyer à manger : je meurs de faim, & ma ſoif eſt ſi grande, que je boirais, je crois, de l'eau.

FONTROSE.

Tu ne ſonges qu'à boire & à manger.

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, c'eſt qu'on ne vit pas ſans cela. Notre corps eſt une pendule dont la cuiſine remonte les reſſorts, & faute de nourriture, la machine ſe détraque bientôt. Pour vous, l'amour vous nourrit. Il n'en eſt pas de même de moi, & la peur & la fatigue ne m'ôtent pas l'appétit.

SCENE VIII.

FNONTROSE, LE GEOLIER, FRONTIN.

LE GEOLIER, *une bouteille à la main & deux verres.*

ETES-VOUS encore là ?

FRONTIN.

Eh ! oui, de par tous les diables.

LE GEOLIER.

Apparemment que vous vous y plaiſez ?

FRONTIN.

Ho! beaucoup.

LE GEOLIER.

Eh bien! reftez-y.

FRONTIN.

Non pas, s'il vous plait!

LE GEOLIER.

Je vous avais dit de paffer au cabinet à côté.

FRONTIN.

Je ne l'ai pas entendu.

LE GEOLIER.

Vous étiez donc fourd?

FRONTIN.

Ne croyez-vous pas qu'on entend quand on eft enfermé là-dedans?

LE GEOLIER.

Vous êtes le premier qui vous en foyez plaint.

FRONTIN.

Demandez à Monfieur s'il a pu diftinguer un mot?

FONTROSE.

Que je meure fi j'ai rien compris à ce que vous difiez.

LE GEOLIER.

Je parle clair & affez haut ordinairement, mais ces Meffieurs veulent plaifanter.

FRONTIN.

Que le diable emporte qui y fonge.

LE GEOLIER.

A la bonne heure, voilà une bouteille d'excellent vin de Madère. M'entendez-vous?

FRONTIN, *prenant un verre.*

Très-diſtinctement. — Allons, raſade. — J'en avais beſoin.

LE GEOLIER, *à Fontroſe.*

Et vous, Monſieur?

FRONTIN.

Lui! C'eſt un amoureux! Il n'a ni faim ni ſoif. L'amour l'alimente, le déſaltère, le conſole de tout. Pour moi, pauvre hère, qui n'aime perſonne & qui ne ſuis aimé que de moi, je ſens vivement les miſères humaines, & je tâche de les ſupporter en les adouciſſant.

LE GEOLIER.

Vous avez raiſon. Il faut prendre le temps comme il vient. Après tout, autant vaut-il mourir d'une manière que de l'autre. Qu'on finiſſe ſes jours dans un lit ou autrement, c'eſt toujours finir, & puis ne peut-on pas mourir de mort ſubite?

FRONTIN.

Dieu merci, je n'y ſuis pas ſujet. Mais quelle diable de converſation avez-vous là? Vous êtes récréatif! Buvons un coup, cela vaudra mieux.

LE GEOLIER.

Soit. Moi, j'ai cru que vous en étiez ſur ce chapitre. Je fais comme on veut. Pleure-t-on? Je pleure. Rit-on? Je ris. Boit-on? Je bois. Tous mes penſionnaires ſe louent de moi, & il n'en eſt ſorti aucun d'ici qui ne m'ait quitté les larmes aux yeux.

FONTROSE.

Ah! ah! vos penſionnaires! Vous tenez donc auberge?

LE GEOLIER.

Je me mêle un peu de tout pour gagner ma vie.

FRONTIN.

J'entends: vous êtes commode.

LE GEOLIER.

Commode! mais je n'incommode perſonne autant que je le peux.

FRONTIN.

Ecoutez: Vous ſavez notre aventure?

LE GEOLIER.

A peu-près. C'eſt pour un homme tué.

FRONTIN.

Oui. Serons-nous long-temps ici?

LE GEOLIER.

C'eſt ſelon. J'en ai connu qui y ont reſté un an; d'autres, ſix ſemaines; d'autres au bout de trois jours en étaient quittes.

FRONTIN.

Qu'eſt-ce que vous barbouillez? Un an, ſix ſemaines, trois jours?

LE GEOLIER.

Eſt-ce que vous êtes ſourd encore une fois?

FRONTIN.

Non pas; mais je vous crois ivre.

LE GEOLIER.

Oh! pas encore, mais le jour ne fait que de commencer.

FRONTIN.

Il y a de l'eſpérance. Mais, qui êtes-vous!

LE GEOLIER.

Eſt-ce que vous l'avez oublié ?

FRONTIN.

Eſt-ce que vous me l'avez dit ?

LE GEOLIER.

Si je ne vous l'ai pas dit, vous euſſiez pu le deviner.

FONTROSE.

Que ſignifient donc tous ces propos ? Dès que vous êtes au fait de mon aventure, vous l'êtes auſſi des projets qu'on a ſur moi. L'on ne m'a pas tranſporté ici, pour m'y laiſſer éternellement. Quand viendra-t-on m'en retirer ?

LE GEOLIER.

Cela dépend de ces Meſſieurs.

FONTROSE.

De quels Meſſieurs ? Cet homme extravague.

LE GEOLIER.

Eſt-ce que la peur de la Juſtice vous fait déraiſonner !

FONTROSE.

La Juſtice ? Eſt-ce que je la crains ! Ne ſuis-je pas en ſûreté ?

LE GEOLIER.

Oh ! je vous en réponds.

FONTROSE.

Ne vous amuſez pas plus longtemps de mon embarras, & daignez me dire qui vous êtes ?

LE GEOLIER.

Je m'appelle Jacques Verroux, & je ſuis le Concierge du Château.

FONTROSE.

Quel Château ?

LE GEOLIER.

Eh ! parb'eu ! je ſuis le Geolier de la Priſon, s'il faut parler cathégoriquement.

FONTROSE.

Eſt-ce que nous ſommes en priſon ?

LE GEOLIER.

Belle demande ! Où croyez-vous donc être !

FRONTIN *allant s'aſſeoir ſur les malles.*

Ah ! Malheureux !

LE GEOLIER.

Ne penſez plus à cela. Il faut prendre ſon parti. Un verre de vin là-deſſus ?

FRONTIN.

Je n'ai plus ſoif.

LE GEOLIER.

Hé bien ! à votre ſanté.

FONTROSE.

C'eſt une perfidie atroce ; mais je m'en vengerai. (*Au Geolier :*) Miſérable ! crains de devenir la première victime de ma juſte fureur.

LE GEOLIER.

Doucement. Appaiſez-vous, jeune-homme ; car, ſi vous alliez continuer ſur ce ton, je ne pourrais me diſpenſer de vous mettre au cachot les fers aux pieds & aux mains. Adieu : nous nous reverrons quand vous ſerez plus ſage.

SCENE IX.

FRONTIN, FONTROSE.

FONTROSE.

FRONTIN!

FRONTIN.

Monſieur!

FONTROSE.

Hé bien?

FRONTIN.

Nous ſommes joués, Monſieur.

FONTROSE.

Femmes perfides!

FRONTIN.

Femmes cent mille fois perfides! jurons, cela ſoulage pour le moment.

FONTROSE.

Qui s'y ſerait attendu?

FRONTIN.

L'on ne pouvait pas nous ménager de ſurpriſe plus déſagréable. Nous voilà donc entre les griffes de la Juſtice. Ah! Monſieur, cela finira mal.

FONTROSE.

Que crains-tu? Ton innocence doit te raſſurer, tu n'es pas coupable de ma faute, & la loi.....

FRONTIN.

La loi!..... Vous verrez que je ſerai pendu pour arranger l'affaire.

FONTROSE.

Je ne souffrirai pas que tu sois la victime d'un événement qui ne doit retomber que sur moi. Je dirai la vérité.

FRONTIN.

Je vous en prie. Je serais inconsolable, si j'étais puni comme complice. — Où allez-vous donc?

FONTROSE.

L'obscurité de ce séjour ajoute à mes ennuis. Je vois un rayon de lumière, & je vais chercher un réduit moins désagréable. (*Il va dans le cabinet de côté de la Reine.*)

SCENE X.

FRONTIN, FABIO *sortant du cabinet du côté du Roi.*

FRONTIN.

JE vous suis.

FABIO.

Mon maître dort, il est bienheureux.

FRONTIN.

Hein? Que dites-vous?

FABIO.

Qui va là.

FRONTIN.

Oh! c'est un compagnon d'infortune, sans doute.

FABIO.

Qui est-là?

FRONTIN.

Quelqu'un qui voudrait bien n'y pas être.

FABIO.

Oh ! je vous crois. Je vous en livre autant. J'y ſuis ſans le vouloir.

FRONTIN.

Et moi, ſans le ſçavoir. On m'y a mis *incognitò.*

FABIO.

Nous différons en cela. J'y ai été conduit publiquement.

FRONTIN.

Je crains bien d'en ſortir comme vous y êtes entré.

FABIO.

Ce n'eſt pas la honte dont j'ai peur, mais de la choſe.

FRONTIN.

La Juſtice a une ſi mauvaiſe façon d'enviſager les affaires.

FABIO.

Oui. Quand on n'eſt, ſur-tout, qu'un pauvre diable.

FRONTIN.

Un maître s'en tire toujours.

FABIO.

Le Valet paye pour lui.

FRONTIN.

Il tue un homme, vous vous trouvez-là......

FABIO.

Et vous êtes condamné comme complice.

FRONTIN.

C'eſt bien malheureux !

FABIO.

Voilà pourtant ce qui m'arrive.

FONTIN.

Que dites-vous? C'eſt auſſi mon hiſtoire mot pour mot.

FABIO.

Quelle triſte conformité !

FRONTIN.

Ah ! que n'ai-je ſervi un maître poltron comme un Abbé !

FABIO.

Poltron ! il ne m'a ſervi de rien de l'avoir été toute ma vie.

FRONTIN.

Je ne ſuis ici que d'à préſent, & je m'y ennuie comme ſi j'y étois depuis cent ans.

FABIO.

On ne nous y laiſſera pas vieillir, c'eſt ce qui m'afflige.

FRONTIN.

Si l'on en était quitte pour une centaine de coups de bâton !

FABIO.

On y eſt fait, on les ſupporterait ſans peine.

FRONTIN.

Je n'aurai pas tant de bonheur que de les recevoir, & d'être mis à la porte.



SCENE XI.

SCENE XI.

LE GEOLIER, INÈS, UN GARÇON du Geolier, FRONTIN, FABIO.

LE GEOLIER *à Inès.*

LES voilà tous deux encore à la même place.

INÈS, *de loin & à demie voix.*

Je viens vous délivrer. Est-ce vous, Monsieur?

FRONTIN, *contrefaisant sa voix, & se couvrant avec le chapeau de Fabio qu'il lui ôte de dessus la tête.*

Oui, c'est moi. (*à part à Fabio.*) Chut! profitons de la méprise.

INÈS, *idem.*

Et votre Valet aussi?

FABIO, *bas à Frontin.*

J'en suis, je me tairai.

LE GEOLIER.

Ne dites rien.

FABIO, *idem.*

Nous n'avons garde.

LE GEOLIER, *à Inès.*

Passez la première, Mademoiselle, sortez seule. Mon valet va les conduire par une porte secrette, à la voiture qui les attend.

(*Frontin sort avec Fabio qui le suit pas à pas, & le tenant par la basque de l'habit.*)

SCENE XII.

LE GEOLIER, *seul.*

LES voilà partis. Fort bien ! ce que j'ai de mieux à faire est de déloger sans trompette avec l'argent qu'on m'a donné pour les mettre en liberté — J'entends du bruit. O Ciel ! c'est le Corrégidor qui vient pour interroger les prisonniers. — Ah ! je suis perdu ! essayons de le gagner avec l'argent que j'ai reçu.

SCENE XIII.

Il fait jour.

LE GEOLIER, LE CORRÉGIDOR, LA GRIFFE, GARDES, & DEUX HOMMES *avec des flambeaux* : UN GREFFIER *à la table.*

LE CORREGIDOR.

ENTREZ avec vos flambeaux. Gardes, restez à cette porte. Vu la qualité du délinquant, nous lui ferons la courtoisie de l'interroger dans cette salle même.

LE GEOLIER, *bas au Corregidor.*

Seigneur Corrégidor, pourrai-je vous dire un mot en particulier ?

LE CORREGIDOR.

Parlez haut, maître Verroux.

LE GEOLIER.

Le cas exige que je parle bas.

LE CORREGIDOR, *sans faire semblant de l'entendre.*

Faites comparaître le prisonnier.

LE GEOLIER, *plus bas encore.*

Ecoutez-moi. Voilà une bourse pleine d'or.

LE CORREGIDOR, *le regardant d'un air indigné.*

Hem ?

LE GEOLIER *tremblant.*

J'ai laissé échapper mon prisonnier, tâchez de me tirer de là.

LE CORREGIDOR, (*très-haut.*)

Ah ! ah ! j'en suis charmé. Qu'on empêche le Géolier de sortir. Je l'écroue jusqu'à ce qu'il m'ait représenté le coupable.

LE GEOLIER *se désolant, longeant le Théâtre par devant la porte du cabinet où est Fontrose, & venant se placer à la gauche du Corregidor.*

Seigneur Cavalier ! Seigneur Cavalier, où êtes-vous ?



SCENE XIV.

FONTROSE, LE CORRÉGIDOR, LE GEOLIER, LA GRIFFE *au fond*, LE GREFFIER.

FONTROSE.

ME voilà. Que me veut-on ?

LE GEOLIER.

Miféricorde ! d'où fort-il ?

LE CORREGIDOR, *au Geolier*.

Que difiez-vous donc ?

LE GEOLIER.

C'était une plaifanterie que je faifais.

LE CORREGIDOR.

Elle était déplacée. (*A Fontrofe.*) Monfieur, vous êtes accufé d'avoir tué un homme. Qu'avez-vous à répondre ?

FONTROSE.

La vérité. Un inconnu m'attaque, je me défends, il fuccombe. Punir un infolent agreffeur, ce n'eft point aller contre les loix du Prince (1).

LE CORREGIDOR.

Mais on ne trouve point le mort. Des témoins

(1) Pendant cette Scène le Geolier paffe du côté des malles, qu'il recule, pour pouvoir donner plus d'efpace à la Scène.

aſſurent que vous vous êtes défait de votre ennemi en l'aſſaſſinant.

FONTROSE.

Corrégidor, un homme de votre état ne doit point faire de ſuppoſition. Pourquoi vouloir ajouter à l'horreur de mon ſort? N'en ai-je pas aſſez du malheur qui m'accable? Je ſuis opprimé, innocent, ſans ſecours; l'humanité vous ordonne de me plaindre, de me protéger même juſqu'à ce que vous ayez des preuves irrévocables pour me traiter en criminel.

LE CORREGIDOR.

Répondez à mes queſtions.

FONTROSE.

Je dédaigne d'y répondre, elles ſont inſidieuſes. Vous abuſez de la fonction la plus honorable; mais ſongez qu'il eſt mille fois plus doux pour une âme honnête d'avoir ſauvé même un coupable, que d'avoir à ſe reprocher d'avoir perdu un innocent.

(*Il rentre.*)

SCENE XV.

LE GEOLIER, LE CORRÉGIDOR, LA GRIFFE, GARDES.

LE CORREGIDOR.

CE jeune homme-là machonne tous ſes mots; on ne diſtingue rien. Que l'on me faſſe venir ſon domeſtique.

LE GEOLIER, *à part.*

Ah! voilà bien le diable! pour celui-là, il eſt dehors, j'en ſuis bien ſûr.

LE CORREGIDOR.

Hé bien! maître Jacques Verroux, êtes-vous ſourd?

LE GEOLIER, *bas.*

Comment me tirer de-là?

LE CORREGIDOR.

La Griffe? Voyez ſi le domeſtique veut bien ſe donner la peine de comparaître auſſi.

LA GRIFFE.

Il eſt là dans le cabinet où il dort tranquillement.

LE GEOLIER, *à part.*

Que dit-il?

LE CORREGIDOR.

Eveillez-le, & amenez-le moi.

LE GEOLIER, *à part.*

Je n'y conçois rien. Ils étaient donc doubles.

SCENE XVI.

LE GEOLIER, D. JUAN, LE CORRÉGIDOR *à la table.*

LA GRIFFE, *tirant Don Juan du cabinet.*

ALLONS, marchez, marchez.

D. JUAN.

Que ſignifie cette violence?

LA GRIFFE.

Tu fais le raiſonneur, je crois.

D. JUAN, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, drôle, voilà pour t'apprendre.....

LA GRIFFE

Un soufflet ! tant mieux ! vous avez entendu, Seigneur Corrégidor. Heureusement qu'il me l'a donné devant témoins.

LE CORREGIDOR.

Un Valet ! quelle hardiesse ! comment, Monsieur l'insolent, vous osez maltraiter un membre de la Justice ? Ah ! ah ! cela rendra votre affaire bien meilleure !

D. JUAN.

Il m'a manqué, je l'ai puni.

LE CORREGIDOR.

Vous sçavez, mon ami, pourquoi vous êtes ici ?

D. JUAN.

Je vois ce que vous exigez. Un aveu ? Le voici. C'est moi qui suis l'agresseur.

LE CORREGIDOR, *au Greffier.*

Ecrivez, écrivez ; admirable ! ils l'ont assassiné.

D. JUAN.

Que dites-vous ? Je l'ai tué, j'en conviens, mais en brave.

LE CORREGIDOR.

Oui, deux contre un.

D. JUAN.

Qui dit cela.

LE CORREGIDOR.

On a l'aveu de ton complice.

D. JUAN.

Je n'en ai point.

LE CORREGIDOR.

Tu ne le ſauveras pas. Et tu donnes des ſoufflets! Tu verras, tu verras.

D. JUAN.

Vous n'êtes point ici pour m'outrager. Je ſuis priſonnier, il eſt vrai; mais vous pourriez vous repentir de vos mauvais procédés.

LE CORREGIDOR.

Ah! bien, oui! Procédés? On s'en pique bien avec un homme comme toi. On va te confronter avec ton maître. Qu'il paraiſſe. (*La Griffe va chercher Fontroſe.*)

D. JUAN.

Mon maître?

LE CORREGIDOR.

Tu verras ſi l'on badine avec la Juſtice

SCENE XVII.

LE GEOLIER, FONTROSE, D. JUAN, LE CORRÉGIDOR, LA GRIFFE, &c.

FONTROSE.

QUE me voulez-vous encore?

LE CORREGIDOR.

Répondez, mais répondez juſte. Reconnaiſſez-vous ce garçon pour être à vous?

FONTROSE.

Je ne ſçais ce que vous voulez dire.

LE CORREGIDOR, *à D. Juan.*

Eſt-ce que ce n'eſt pas là ton maître?

D. JUAN.

Quel galimathias me faites-vous ?

LE CORREGIDOR.

Galimathias ! un Corrégidor ! toujours de mieux en mieux..... Ecrivez, Greffier, écrivez... écrivez, écrivez.

SCENE XVIII.

LE GEOLIER, FONTROSE, MOSQUITO, D. JUAN, LE CORREGIDOR, LES GARDES.

MOSQUITO, *accourant.*

ME vlà, me vlà, & Don Louis aussi, & Don Lambinos encore. Où ce qu'il est, Don Juan ? Le voilà. Que je suis donc aise !

FONTROSE.

Vous seriez Don Juan, fils de Don Lambinos ?

MOSQUITO, *entre les deux.*

Oui, Monsieur, c'est lui même, & moi, je suis Mosquito.

FONTROSE.

Je suis l'inconnu avec qui vous avez eu querelle.

MOSQUITO.

Ah çà ! mais je dis.... Il ne faut pas recommencer, parce que je suis là, & je défendrais mon maître !

D. JUAN.

Pardonnez-moi l'insulte que je vous ai faite.

FONTROSE.

Le plaisir de vous voir vivant me fait tout oublier. (*Ils s'embrassent.*)

MOSQUITO.

Ah ! bon cela.

LE COREEGIDOR.

Suppoſition de part & d'autre. Ils s'entendent enſemble. On a reçu la plainte du père du défunt. On ne ſera pas la dupe d'un ſi groſſier artifice.

MOSQUITO, *très-vîte.*

N'y a pas d'artifice à çà. Vlà comme çà s'eſt fait, Monſieur, Fabio & ſt'aute ſont revenus. Voilà comme quoi l'on a ſçu que les morts ſe portaient bien. Vlà que nos Demoiſelles en pleurent de joye, Don Louis auſſi, les Domeſtiques auſſi, & moi tout de même. Ils viennent tous enſemble pour vous ſortir d'ici ; moi, j'ai pris ma courſe pour vous voir le premier, & je vois que c'eſt bien vrai ce qu'ils diſaient ..... & j'en ai tant, tant..... tant de plaiſir, que çà me tient là ,.... que j'en étouffe— Ah ! not' bon maître, que je ſuis donc content !

D. JUAN.

Mon pauvre Moſquito !

SCENE XIX.

LE GEOLIER, D. ÉLÉONORE, FONTROSE, D. LOUIS, D. LAMBINOS, D. JUAN, MOSQUITO, INÈS, LE CORRÉGIDOR ; FRONTIN & FABIO *derrière.*

MOSQUITO.

LE vlà, Don Juan.

D. LOUIS.

Où eſt-il ? Où eſt-il ? Ils ne m'ont pas trompé.

(*A D. Lambinos.*) Avancez, avancez, voilà votre fils.

D. LAMBINOS.

Comment, c'eſt toi ? Quelle énigme ?

D. LOUIS.

Et laiſſez-là l'énigme. Il vit, voilà l'eſſentiel. Vous avez le plaiſir de le revoir, laiſſez-là votre gravité Eſpagnole, & cédez aux mouvemens de la nature. Embraſſez-le. (*à D. Juan.*) A çà ! ſois ſage à l'avenir. Laure ſera ta femme, & plus de jalouſie.

D. JUAN.

Jamais, mon cher oncle, jamais.

MOSQUITO.

Je l'ai embraſſé le premier, moi.

D. LOUIS, *à Fontroſe.*

Jeune homme, j'avais été à la Cour ſolliciter votre grace en déclarant que mon neveu était le ſeul agreſſeur; mais, comme il fallait que ſa mort fût vengée, j'allais venir ici vous en demander raiſon.

D. LAMBINOS.

Quelle tête !

D. LOUIS.

Un peu chaude; mais le cœur excellent; &, pour preuve, je donne ma fille & la moitié de tous mes biens à ce brave Gentilhomme.

LE CORREGIDOR, *paſſant au milieu.*

Meſſieurs, tout cela eſt bel & bon; mais ce qui eſt écrit eſt écrit. Ces deux Meſſieurs conviennent d'avoir tué un homme, il faut que juſtice ſe faſſe.

FRONTIN.

Au diable ſoit l'original !

MOSQUITO.

S'il y a queuquez'un de tué, c'eſt moi qui ſuis mort. Qu'eſt-ce que vous avez à dire?

D. LOUIS.

Juſtice, & de qui? Puiſque les voilà tous deux.

LE CORREGIDOR.

Allons, allons, Meſſieurs, pour vous obliger, j'aſſoupirai l'affaire.

LA GRIFFE, *s'avançant.*

Et mon ſoufflet.

LE CORREGIDOR.

Paix, la Griffe. C'eſt un homme comme il faut; vous ne devez pas y regarder de ſi près. Meſſieurs, je vous ſalue. *(Il ſort avec la Griffe & les Gardes.)*

SCENE XX & dernière.

LES PRECÉDENS, *excepté* LE CORRÉGIDOR & LES GARDES.

D. LOUIS.

IL ſort. Faiſons-en de même. Ce lieu-ci, malgré qu'on en ait, inſpire la triſteſſe. Tout eſt d'accord; allons chez moi. Vîte un Notaire, des violons, des danſeurs, & célébrons les nôces & le bonheur de nos deux morts vivans.

FIN.

Lu & approuvé, le 18 Avril 1787. SUARD.

Vu l'approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 19 Avril 1787. *DE CROSNE.*